

DELLY

La porte scellée



BeQ

Delly

La porte scellée

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 306 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélyls aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

La porte scellée

Édition de référence :
Éditions du Dauphin, 1952.

Première partie

I

Feugères ouvrit la porte qui faisait communiquer son cabinet avec le salon, et entra dans celui-ci, assombri par le crépuscule. Une forme féminine étendue dans un fauteuil bas sursauta légèrement. Feugères demanda :

– Tu dormais, Gilberte ?

– Oh ! pas du tout ! Je songeais... je me reposais...

La voix, bien timbrée, semblait un peu haletante. M^{me} Feugères se souleva, en tournant vers l'arrivant son visage dont les belles lignes souples, la blancheur mate commençaient de se noyer dans l'ombre légère qui préparait la nuit.

– Sors-tu, Georges ?

– Oui, je vais chez Brécy... Quelle idée as-tu de rester là sans lumière ?

Déjà, il étendait la main vers un commutateur.

Mais elle l'arrêta du geste, en disant vivement :

– Non, laisse ! cette demi-obscureté m'est agréable, quand je suis fatiguée.

– Tu ne l'es pas davantage, cependant ?

Il s'approchait. La main se posa sur l'épaule de sa femme. Un dernier reflet du jour mourant éclaira les traits un peu massifs de son visage, la barbe brune, les yeux clairs qui regardaient Gilberte avec une affection tranquille.

– Pas davantage... non. C'est ce cœur qui m'étouffe.

– Il ne faut pas t'en tourmenter. Le nouveau remède que tu essayes peut produire cet effet, a dit le docteur. Allons, à tout à l'heure, mon amie.

Il se pencha, mit un baiser sur le front tiède. Puis sa grande silhouette robuste traversa l'ombre de la pièce et disparut derrière une porte.

Gilberte se laissa retomber au plus profond du fauteuil. Ses mains se croisèrent sur la soie claire de la robe d'intérieur. Autour d'elle, à chaque minute qui passait, les meubles, les objets, les tentures devenaient plus indistincts sous le voile

lentement étendu de la nuit.

Les bruits de Paris arrivaient atténués jusqu'à ce paisible appartement, situé dans le quartier Saint-Sulpice. Et Gilberte pouvait presque se croire dans sa calme petite ville de Rochegayde, à l'heure où le crépuscule entrait dans les grands logis anciens, à l'heure d'« entre chien et loup ».

Rochegayde !

À ce nom, tout un passé de bonheur tranquille, de joie insouciante redevenait vivant, pour elle. Son enfance, sa première jeunesse s'étaient écoulées en partie dans la vieille cité bâtie sur la roche, dominant la vallée couverte de châtaigneraies que coupaient de petits prés et d'étroits champs de culture. Enclose dans la ceinture croulante de ses remparts, au-dessus desquels se dresse le donjon tronqué, Rochegayde demeure le témoin silencieux d'un passé de lutte et de défense. Car elle fut une petite ville guerrière, qui connut l'horreur des sièges et des assauts, qui résista, qui tomba, qui répara les brèches de ses murailles, infatigablement, jusqu'au jour où la paix se fit

définitive, pour elle, et où elle commença de s'endormir, comme beaucoup d'autres petites cités dans la France sortie de la féodalité. Les lourds canons de bronze furent enlevés des remparts, qui continuèrent d'étendre leur ombre protectrice sur les maisons d'autrefois, sur les jardins clos de murs fleuris, les ruelles et les cours vieillottes au-dessus desquelles Saint-Denis dresse sa tour octogonale, somptueuse broderie de pierre que les années dégradent à petit bruit. Rochegayde se complut dès lors dans cette agréable torpeur, qui lui semblait probablement un repos bien gagné après de si rudes alertes.

Quelques anciennes familles l'abandonnaient pour la grande ville, en ces dernières années surtout ; d'autres lui demeuraient fidèles, plus ou moins. La nef ogivale de Saint-Denis n'était plus jamais pleine, même aux jours de fête. Et les cloches, « la Bienvenue », « la Belle d'argent », les bonnes cloches d'autrefois qui avaient sonné tant de tocsins, frappé tant de glas, jeté tant de sonores appels aux défenseurs, laissaient tristement tomber dans les logis vides l'écho de leur voix un peu fêlée, comme celle de très

vieilles personnes qui ont beaucoup parlé en leur vie.

Quand le soleil, aux jours d'été, commence à s'incliner sur l'horizon, c'est l'heure d'errer dans les rues étroites, où l'ombre s'amasse, tandis que les toits, les fenêtres hautes, la tour de Saint-Denis sont caressés de clartés chaudes. Une maison étroite, sur laquelle les ouvertures découpent l'ogive à lancette, une autre chargée des broderies du gothique fleuri ; un petit logis du seizième siècle avec sa tourelle d'une grâce délicate, montrent leur très ancien visage parmi d'autres demeures plus jeunes, vénérables cependant, car elles comptent deux ou trois siècles. Mais ces dernières n'ont pas connu l'horreur des sièges. Rochegayde entra dans la période de paix quand elles remplacèrent d'autres logis, ruinés par le feu, dévastés par les boulets ennemis, ou simplement démolis pour faire place au goût du jour, qui voulait plus de lourdeur et de majesté.

L'une de celles-là, dans la rue des Chanoines – car Saint-Denis fut autrefois une collégiale –

dresse sa façade de pierre et brique sur laquelle les pilastres, les bossages, les entablements massifs s'appliquent en ornements austères. Vers la fin du règne de Louis XIII, Jean-François Clergeux, notaire du Roy, la fit élever pour abriter sa nombreuse famille, laissant à son cadet le vieux logis de la rue Fontaine-aux-Orges, aujourd'hui disparu. Enfants, jeunes gens, vieillards, les Clergeux vécurent tous une partie de leur existence, et quelques-uns leur existence tout entière, entre ces murs épais, dans les grandes pièces sombres sur la rue étroite, ouvertes au soleil sur le jardin, au midi. Grand jardin d'autrefois, où les tilleuls, à la fin du printemps, exhalent leur arôme délicat et laissent tomber leurs fleurs pâles le long des petites allées, sur les plates-bandes parfumées de roses et d'œillets. Grand jardin clos de murs un peu croulants, et qui se termine en terrasse, d'où, par dessus d'autres jardins presque semblables, la vue s'étend jusqu'aux châtaigneraies couchées sur la pente, de l'autre côté de la vallée. Bien des pas en foulèrent le sol dur, dans lequel l'herbe croît difficilement. Bien des êtres, heureux,

mélancoliques, torturés, s'assirent sous le vieux tilleul, maintenant à demi mort, qui étend sur la terrasse une ombre discrète. L'arbre, trois ou quatre fois centenaire, vit s'échanger des baisers, couler des larmes ; il entendit des serments d'amour, le murmure des prières, le cri d'acceptation des âmes résignées : « Fiat ! » Il fut le témoin silencieux des deuils, des joies, des secrets martyres, car tous les Clergeux venaient errer dans l'apaisante tranquillité du vieux jardin, aux heures joyeuses ou graves de leur vie.

Et elle y vint aussi, Gilberte, le dernier rejeton sorti de la vieille souche bourgeoise, et qui, seule, portait maintenant le nom de Clergeux.

Gilberte, en robe de communiant, petite fille toute pâle de ferveur, qui disait à Dieu : « Je vous aime, mon Dieu, et je voudrais mourir pour vous, comme les martyrs. »

Gilberte, fillette de quinze ans, vive et gaie, un peu infatuée de sa jeune science, acquise à Bordeaux, où M^{me} Clergeux, veuve depuis plusieurs années, s'était installée pour les études de sa fille. Aux vacances seulement, on faisait

une apparition à Rochegayde, Gilberte jugeant beaucoup plus amusant de suivre aux bains de mer sa tante Verdeuil et ses cousines.

Gilberte à vingt ans, fiancée, très amoureuse, venant rêver au bien-aimé. Elle pensait : « Que je suis heureuse ! La vie est belle. Maurice m'adore. Il me l'a dit, et je sens qu'il est sincère. Moi, je l'aimerai toujours... »

À ce moment, la Belle d'argent tintait les trois coups de l'Angélus. Le vent d'est, qui venait des châtaigneraies emporta jusqu'à la campagne invisible le signal de prière. Mais Gilberte n'y prêta pas attention. Elle n'était plus alors la petite fille si fervente qui voulait mourir pour son Dieu. Ses lèvres murmuraient encore des formules pieuses, ses genoux se pliaient devant les autels du Christ, mais la vie surnaturelle s'échappait de son âme comme un liquide précieux hors d'un vase fêlé. Le manque de forte culture religieuse, l'influence de lectures amORAles tolérées par la faiblesse maternelle, l'indulgence qui excusait, autour d'elle, tant de graves manquements à la loi divine, affaiblissaient cette âme de jeune fille

appelée à se trouver bientôt en face des responsabilités, des souffrances, des sacrifices de la vie d'épouse.

En se retrouvant par la pensée dans le vieux jardin enclos entre ses murs ruinés, c'était donc la plus heureuse partie de son existence que revoyait M^{me} Feugères. Elle n'était plus ensuite revenue qu'une fois à Rohegayde, trois ans après son mariage. Hâtivement, elle donnait un coup d'œil au logis, confié à la garde d'une ancienne servante, au jardin plein de roses, car juin finissait. Partout, ici, elle avait fait de trop beaux rêves, au temps de ses fiançailles – des rêves de bonheur presque éternel. Et tout cet éblouissement aboutissait à ceci : le divorce, prononcé entre Gilberte Clergeux et Maurice Herbaux, aux torts de l'époux infidèle.

Très vite, elle était repartie, fuyant la ville natale, et M^{me} Courtils, la vieille amie, qui lui disait : « Tu n'as pas le droit, Gilberte... Tu es chrétienne. » Dans une petite station de montagne, elle rejoignait sa mère et son fils, que lui laissait le jugement du tribunal. Et elle vivait

ainsi deux ans, tout occupée de l'enfant, achevant de calmer les trop vifs soubresauts de son cœur. La phase d'apaisement commençait. Ce fut alors que se présenta Georges Feugères, un ami de ses cousins Verdeuil. Il était bel homme, et avocat de grand avenir. Sous sa froideur habituelle perçait la passion que lui inspirait Gilberte. Cependant, la jeune femme opposa un refus à la demande en mariage qu'il lui adressa, une première fois. Au lendemain du divorce, elle avait dit à sa mère, qui la désapprouvait timidement : « Soyez sans crainte, je ne me remarierai pas. » Elle était sincère, alors. Son cœur restait encore tout frémissant de sa déception douloureuse, et il lui semblait impossible de songer jamais à se confier en la promesse d'un autre homme.

Feugères ne se découragea pas. Un peu plus tard, il renouvelait sa demande. Le moment était favorable. M^{me} Clergeux venait de mourir. Bien qu'elle se fût montrée d'une constante faiblesse à l'égard de sa fille, elle aurait sans doute réussi à persuader la jeune femme de ne pas s'engager dans une situation irrévocable, qui la mettrait hors de cette société chrétienne où, quelque tiède

que fût sa foi, elle avait encore sa place. Mais Gilberte se trouvait seule, privée de cette affection maternelle, à l'heure où son cœur apaisé commençait d'oublier les joies et les douleurs de sa première union et cherchait instinctivement un autre amour. Celui de Feugères s'offrait à elle. Depuis qu'elle connaissait l'avocat, elle avait pu apprécier chez lui des qualités solides, une large intelligence, des goûts littéraires s'apparentant aux siens. Tous ceux qui parlaient de lui disaient : « C'est un parfait honnête homme. » Les Verdeuil le lui vantaient beaucoup. Quand elle leur demanda conseil au moment où Feugères revint à la charge, ils répondirent :

– Que veux-tu, ma pauvre petite, il faut bien que tu refasses ta vie !

Et elle céda, après une courte résistance.

Il y avait seize ans de cela. Demain précisément, tombait l'anniversaire de ce second mariage.

La nuit enveloppait maintenant la femme qui revivait tout ce passé. Les mains, longues, fines, d'un toucher si doux, frissonnaient sur la soie

claire. Une angoisse serrait M^{me} Feugères à la poitrine. Là palpait sourdement ce cœur, atteint du mal héréditaire qui avait emporté, à quarante ans, François Clergeux, le père de Gilberte.

Il s'était déclaré avec une lenteur sournoise. Tout d'abord, Gilberte n'y avait pas apporté d'attention. Puis quelques symptômes l'avaient inquiétée. Son médecin, consulté, calma ses appréhensions. Une petite lésion au cœur, très peu de chose. Avec des soins, quelques ménagements, tout danger serait écarté. Elle le crut, et se rassura. De fait, la maladie parut subir une phase d'arrêt. Mais depuis six mois, elle reprenait sa marche en avant, et Gilberte sentait son implacable force qui lui enlevait un peu de vie, jour par jour.

Dans le silence de l'appartement, de jeunes voix résonnèrent. Lucette et Micheline revenaient de chez les amies qui les avaient invitées à goûter. Elles entrèrent dans le salon obscur, et Lucette, aussitôt, fit de la lumière en déclarant :

– C'est affreux, la nuit !

Micheline vint se blottir entre les bras

maternels. Elle ressemblait à Gilberte. C'était une belle enfant brune, aux yeux tendres et gais, et qui aimait les caresses, les mots câlins. Lucette, son aînée de deux ans, plus vive, plus en dehors, annonçait une nature moins sensible. Elle avait les cheveux noirs de son père, ses traits forts, ses yeux clairs, où peu d'émotion passait. D'intelligence plus brillante que Micheline, elle flattait l'amour-propre de Feugères, qui, regrettant de n'avoir pas de fils, trouvait une compensation dans les succès de cette fillette si bien douée intellectuellement, et prétendait la faire arriver très haut.

En caressant les cheveux souples qui ondulaient, comme les siens, sur le front de Micheline, Gilberte s'informa de l'après-midi de ses filles. Lucette, assise sur un tabouret en face de sa mère, les coudes aux genoux, ses mains aux doigts courts disparaissant presque dans les bandeaux sombres et luisants qui couvraient ses oreilles, parlait avec son animation ordinaire. Micheline l'écoutait en riant, sa joue ronde et pleine appuyée contre celle de M^{me} Feugères. Ses dents brillaient entre les lèvres un peu fortes,

d'un beau rouge foncé, comme celles de Gilberte, et qui frémissaient aussi à la moindre émotion.

– Allez vous déshabiller, maintenant, mes petites. Il faut travailler un peu avant le dîner, Micheline.

La fillette eut une moue légère.

– J'ai un problème si difficile ! J'espère que François m'aidera. Est-il rentré ?

– Non, pas encore.

La voix de Gilberte trembla un peu en répondant ainsi. Quand ses filles eurent quitté le salon, M^{me} Feugères reprit sa pose abandonnée, et ses songeries douloureuses. Maintenant, elle pensait à François. Le jeune homme avait été déjeuner chez son père, aujourd'hui. Était-ce chez lui aussi qu'il avait passé tout cet après-midi ? Enfant, elle l'y envoyait une fois par semaine, et tout un mois de vacances, parce que la loi l'y obligeait. Mais depuis plus de deux ans, il s'y rendait quand il le voulait, très souvent, elle en avait l'intuition. Car il ne lui disait plus qu'en de rares occasions – comme ce matin, où il devait

manquer au déjeuner – : « Je vais chez mon père. »

Dès son enfance, il avait toujours gardé ce silence discret en rentrant de l'autre logis, où il n'était chez lui qu'à demi – comme ici. Très méfiant par ailleurs à l'égard de Gilberte, il ne parlait jamais de son père chez le second mari de sa mère. Et Gilberte ne l'interrogeait pas. Elle se fût méprisée de le faire. Mais quand il rentrait, elle scrutait avec inquiétude la jeune physionomie pour tenter d'y découvrir les impressions de l'enfant, de l'adolescent – du jeune homme, maintenant, car François venait d'atteindre vingt ans.

Était-ce une imagination de sa part ? Il lui semblait que depuis quelque temps il se montrait moins affectueux à son égard, et distrait, préoccupé. Ce qu'elle avait toujours craint secrètement commençait-il à se réaliser ? Maurice Herbaux, avec sa bonté tendre et facile, si charmeuse, ses dons d'intelligence très attirants, le prestige de son talent littéraire, allait-il lui prendre le cœur de son fils ?

Un bruit de porte qui s'ouvre, un pas assourdi par le tapis vinrent faire tressaillir légèrement Gilberte. Mais personne n'entra dans le salon où elle attendait, le cœur haletant. Alors, elle sonna et demanda à la femme de chambre qui parut :

- Qui donc vient de rentrer ?
- C'est M. François, madame.
- Ah ! bien !

Elle laissa retomber sa tête sur le fauteuil. Ses lèvres se serraient nerveusement, comme si elle cherchait par là à comprimer sa souffrance. Auparavant, quand François revenait, il ne manquait jamais, avant de gagner sa chambre, d'entrer chez sa mère pour prendre de ses nouvelles, pour causer un moment, seul à seule. Mais depuis quelque temps, il perdait cette habitude. Pourquoi ? Avait-il à lui cacher quelque chose ? L'autre famille l'attirait-elle, cherchait-elle à le détacher de celle qui avait été pour lui, si longtemps, la plus chère affection ?

Ou bien, encore, quelque influence féminine ?

Oui, il était possible que ce fût cela. Une

femme était entrée dans sa vie. Quand ? Comment ? Elle ne le saurait peut-être jamais, si c'était un amour que François ne pût avouer à sa mère.

Ses mains se joignirent, s'enlacèrent nerveusement. Après avoir connu presque toutes les pensées de cet enfant, il lui semblait atrocement pénible de soupçonner ce secret, qui rôdait entre elle et son fils – qui essayait de les séparer.

Sept heures sonnèrent à la pendulette posée sur la table, près de M^{me} Feugères. Un battant de porte fut doucement ouvert, et François entra.

Il vint à sa mère, du pas souple et tranquille qui était aussi celui de son père. Et de toutes façons, il était, physiquement, un autre Maurice Herbaux. En la personne de son fils, Gilberte avait sans cesse sous les yeux l'homme qu'elle avait aimé avec toutes les ardeurs de son cœur de vingt ans, avec toutes les illusions de sa jeunesse.

– Comment vous trouvez-vous, ce soir, maman ?

Il se penchait, et mit un baiser sur le front de sa mère.

– Bien fatiguée... Tu es rentré tard ?

– Oui, un peu tard, en effet.

Et ce fut tout. Il s'assit près de Gilberte, sur une chaise basse. Son buste souple se renversa légèrement contre le dossier haut, sur le bois foncé duquel se détachait le blond cendré de ses cheveux. L'immobile clarté de la lampe électrique éclaira son visage aux traits fins, frémissants, ses yeux foncés, qui étaient caressants et charmeurs, comme ceux de son père. Ils sourirent, en rencontrant le regard de Gilberte, dont elle s'efforçait de bannir l'inquiétude pour ne laisser place qu'à la tendresse.

– Êtes-vous sortie un peu cet après-midi, maman ? Il a fait très beau.

Il se penchait, en posant sur l'épaule de sa mère une main longue et nerveuse.

– Non, pas du tout. J'étais trop fatiguée... Et toi, as-tu bien profité de cette véritable journée de

printemps ?

Question toute naturelle, toute banale, et qu'elle adressait cependant en hésitant, avec un sourire forcé.

François répondit négligemment :

– Mais oui, très bien.

Et ce fut tout encore. Il semblait à la mère avide de savoir, et ne voulant pas le montrer, qu'une porte se fermait devant elle sur l'âme de son fils. Toute une partie de l'existence de François lui était inconnue, comme s'il eût été pour elle un étranger. Très volontiers, le jeune homme lui parlait de son travail – il était étudiant en médecine – de ses amis, de ses distractions. Seul, le temps qu'il passait chez son père demeurait enveloppé de mystère. Quels étaient ses rapports avec Maurice Herbaux ?... avec la seconde femme de celui-ci ?... avec le frère et la sœur nés de ce mariage ? M^{me} Feugères l'ignorait. Mais ce soir, elle avait peur plus que jamais, peur de quelque chose, de quelqu'un qui lui prenait François, et contre qui elle ne pouvait lutter, puisque c'était l'Inconnu.

II

Profitant d'un mieux relatif dans son état, le lendemain, Gilberte se rendit chez sa cousine, Denise, qui occupait boulevard Saint-Germain un fort bel appartement. Denise Verdeuil avait épousé six ans auparavant un jeune industriel, Adolphe Bordelet, dont elle était fort éprise. Depuis quelque temps, le ménage ne marchait plus. Des confidences de la jeune femme l'avaient appris à M^{me} Feugères. Aujourd'hui, celle-ci trouva Denise inactive, dans son petit salon anglais. À ses pieds jouait son fils, un enfant de trois ans à la mine éveillée, qui s'installa aussitôt sur les genoux de Gilberte.

Les deux cousines causèrent d'abord à bâtons rompus. Denise semblait préoccupée. Bientôt, elle sonna pour que la femme de chambre emmenât l'enfant. Mais celui-ci résista, pleura, et finalement ne céda que sur la promesse d'un

jouet convoité. Tandis que la porte se refermait sur lui, Gilberte fit observer :

– Tu le gâtes trop, ton petit Marcel.

Denise leva les épaules.

– Cela s’arrangera plus tard. Je n’aime pas voir pleurer les enfants. Si j’écoutais Adolphe, je le punirais constamment... Hier encore, il m’a déclaré que je l’élevais très mal. Je te demande un peu, s’il s’y connaît ! L’enfant, cela me regarde. Je le lui ai dit carrément, et il n’a pas insisté.

– Tu as tort, à mon avis. Si tu avais mis davantage Marcel entre vous deux comme un trait d’union, si tu n’avais prétendu accaparer son éducation et la conduire à ton gré, sans tenir compte de l’opinion de ton mari, Adolphe n’aurait peut-être pas cédé aux suggestions qui, aujourd’hui, l’éloignent de son foyer, et sont cause de votre désunion.

Denise eut un rire méprisant, qui plissa son visage rond et frais.

– Allons donc ! Son fils, pas plus que sa

femme, ne compte guère, quand il s'agit de son plaisir ! D'ailleurs, tu en sais quelque chose, toi, Gilberte ? Il y avait aussi l'enfant, entre Herbaux et toi. Qu'est-ce qu'il a empêché ? Rien, rien !

Une rougeur monta au teint de Gilberte. Que pouvait-elle dire, en effet ? Comment se poser en conseillère ? Ce que souffrait aujourd'hui Denise, elle l'avait souffert. Et la présence de François, l'affection que lui portait son père n'avaient en effet servi de rien pour rappeler Maurice à son devoir.

Denise, le coude sur une petite table voisine, appuya contre sa main sa joue fraîche, en murmurant :

– Mais ma patience aura une fin ! J'ai consulté, on m'a dit que le divorce sera facile, avec les preuves que je possède...

Gilberte dit d'un ton étouffé :

– Oh ! le divorce !... Attends encore, Denise... attends...

Sa cousine se redressa un peu en la regardant avec surprise.

– Comment, toi ?... Tu n’es pas d’avis que je dois le quitter, me délivrer de ce lien, odieux maintenant ?... Cependant, tu l’as fait...

– Oui... je l’ai fait. Évidemment, je ne puis dire que je regrette... Georges m’a rendue heureuse. Mais cette position un peu... exceptionnelle a certains côtés pénibles.

– Exceptionnelle ? Elle ne l’est plus aujourd’hui.

– Beaucoup moins au point de vue social, en effet. Mais il en est un autre...

Elle s’interrompt un instant en abaissant légèrement ses paupières bleuâtres sur son regard songeur :

– Je suis hors de l’Église.

Denise murmura :

– Ah ! oui, c’est vrai... Oui, c’est désagréable...

Puis, avec un léger mouvement d’épaules, elle ajouta :

– Mais je ne suis pas très dévote, comme tu le

sais.

– Moi non plus, je ne l'étais pas. Il n'empêche qu'à certains moments, on se sent... comment dirais-je... isolée... oui, terriblement isolée, et l'on a comme une nostalgie...

Les mots glissaient entre ses lèvres, qui tremblaient un peu. Denise la regarda plus attentivement, avec quelque surprise. Nature très personnelle et peu observatrice, M^{me} Bordelet n'avait jamais cherché à pénétrer bien avant dans le cœur, dans les pensées de cette calme et belle Gilberte, plus âgée qu'elle d'une dizaine d'années, et dont l'affection discrète lui était agréable. Elle la croyait uniquement occupée de son mari, de ses enfants, satisfaite de cette situation de femme d'un avocat en vue, qui gagnait de grosses sommes et ne lui refusait rien du confort élégant dont elle s'entourait, des relations choisies, intelligentes, qui étaient les siennes. À aucun moment elle n'avait songé qu'elle pût regretter la pratique de cette religion dont son second mariage l'avait exclue.

La jeune femme pensa : « Ah ! c'est à cause

de sa maladie ! Elle s'inquiète... elle craint de mourir... »

Le visage de Gilberte lui paraissait un peu altéré, aujourd'hui. Un gonflement se marquait sous les yeux. Denise, qui aimait sa cousine autant qu'elle en était capable, eut un petit serrement de cœur, à cette constatation.

Gilberte continuait, d'un ton voilé :

– C'est très pénible, à certains moments, de se dire qu'on ne peut plus revenir en arrière, et que si une... circonstance fâcheuse, inéluctable se présentait, rien ne viendrait vous aider, adoucir ces terribles instants, apporter un peu d'espérance... et le pardon.

Denise se pencha, en mettant la main sur l'épaule de sa cousine, qu'elle sentit frémissante.

– Gilberte, tu as donc conservé la foi ?

Les paupières striées de petites veines bleuâtres se soulevèrent, laissant voir les yeux bruns sérieux et tristes. Un frémissement courut sur les belles lèvres dont le rose vif pâlisait un peu, depuis quelque temps.

– Si j’ai conservé la foi ? Mais naturellement ! Cela ne se perd pas ainsi. On la laisse sommeiller, pendant des années, on veut se persuader qu’elle est morte à jamais. Puis un jour, on s’aperçoit qu’elle est vivante, très vivante... Ah ! Denise, combien y en a-t-il ainsi, qui ont voulu l’étouffer, pour courir à leurs passions, pour repousser le devoir ! Ils ont dit – comme moi : « Je ne crois plus ! » Mais ils se mentaient à eux-mêmes. Un moment arrive où il faut bien se l’avouer... Et alors...

Elle pencha un peu son cou long et souple, et ferma à demi les paupières en achevant :

– Alors, on se dit parfois que si la vie recommençait, on agirait peut-être autrement.

– Tu regrettes ?..

Gilberte eut un geste vague.

– Je ne sais pas... Oui, par moments. Mon âme devient inquiète... Mais parlons d’autre chose, Denise ! Je le vois, tu es triste, nerveuse. Il faut réagir, être plus forte... plus forte que je ne l’ai été.

Denise frappa le tapis de son pied élégamment chaussé.

– Non, je n'en aurai pas la patience ! Je ferai comme toi, Gilberte. Nous n'avons qu'une vie, il faut la passer le moins durement possible et y chercher avant tout notre bonheur.

Gilberte répéta lentement :

– Nous n'avons qu'une vie !

Ses mains se joignirent sur la fourrure qui tombait de ses épaules, et sa tête se pencha pendant quelques secondes, comme sous un poids trop lourd.

– ... Ah ! Denise, si tu pouvais m'assurer cela !... Mais non, je sais bien, moi, qu'il en existe une autre. Je le sais, je le sens. Il y a des voiles qui s'écartent aux yeux des malades. Et je suis très malade. Je puis mourir tout à coup, je...

Denise l'interrompit vivement.

– Allons, n'exagère pas ma chère amie ! Et surtout ne va pas te mettre ces inquiétudes dans la tête ! Vraiment, je te croyais plus raisonnable, tout à fait dégagée de craintes de ce genre ! Ton

mari, cependant, aurait dû t'en guérir ?

Gilberte eut un geste las, en murmurant :

– Oh ! Georges possède la sérénité dans l'incroyance ! Mais son heure viendra, peut-être...

Une porte s'ouvrit, à droite des deux femmes. M. Bordelet entra. Il venait demander un renseignement à sa femme, au sujet de quelques modifications qu'elle désirait apporter à leur villa de la Baule. Enfoncé dans un fauteuil de cuir brun, en face de Gilberte, il parlait d'une voix lente, en s'écoutant visiblement. Sur son crâne légèrement en pointe, les cheveux blonds s'éclaircissaient. Le visage conservait son teint clair, mais s'empâtait un peu. Le regard était quelconque – neutre et banal comme la nature du personnage. Maintes fois, Gilberte s'était demandé comment Denise, très intelligente, avait pu s'éprendre de ce Bordelet, joli garçon très poseur, qui voilait sous des airs de connaisseur sa médiocrité intellectuelle et sa paresseuse insouciance de toutes choses. Cependant, la jeune femme l'avait beaucoup aimé – elle l'aimait encore, M^{me} Feugères en était sûre, bien qu'elle

essayât de s'en détacher, de le haïr.

La demie de trois heures sonna à un petit cartel pendu au mur, entre deux dessins à la sanguine, œuvre de Julien Verdeuil, le frère aîné de Denise. Gilberte se leva en disant :

– Il faut que je rentre. M^{me} Servieux doit arriver chez moi vers quatre heures, et nous passerons ensemble la fin de l'après-midi. C'est pourquoi je suis venue de bonne heure ici.

Adolphe, émergeant, avec l'aide des accoudoirs, de la profondeur du fauteuil confortable où se complaisait sa mollesse, se mit debout, en cambrant les reins par un mouvement qui lui était familier. Son coup d'œil expert détailla rapidement la toilette de M^{me} Feugères : le tailleur de velours gris souris, la fourrure de chinchilla, le grand chapeau noir, garni d'une seule plume superbe, délicatement nuancée dans le ton du costume. Avec un vif accent approbateur, Bordelet prononça :

– Vous êtes admirablement habillée, comme toujours, Gilberte.

Elle eut un sourire distrait, un geste vague. La toilette, à laquelle, autrefois, elle s'intéressait beaucoup, lui devenait maintenant presque indifférente. De même, les compliments, les hommages dont les hommes saluaient encore sa beauté penchant vers l'automne, et que le mal sournois dont elle souffrait commençait de flétrir seulement depuis deux ou trois mois, par petites touches insidieuses, dont s'apercevaient à peine ceux qui vivaient constamment près d'elle.

Denise et son mari raccompagnaient jusqu'à la sortie de l'appartement. Adolphe demanda :

– Elles vont toujours bien, les études de François ?

– Mais oui, très bien. Il est intelligent et travailleur. Seule sa santé un peu délicate pourrait être un obstacle.

– Il se fortifiera. C'est un charmant garçon. Je l'ai rencontré hier, avenue du Bois. Il était avec son père, sa sœur, et la jeune nièce de M^{me} Herbaux, cette ravissante Sybil Welton.

M^{me} Feugères dit avec un peu d'ironie :

– Ah ! oui, la poétesse prodige ! On en a parlé récemment, dans je ne sais quelle revue ; on donnait son portrait. Elle paraît en effet assez jolie.

– J’ai vu la photographie en question. Elle est peu réussie, et ne renie pas le charme de cette physionomie, de toute cette personne en qui se mélangent de façon singulière la nonchalance et la vivacité, la rêverie et l’action. Sybil Welson est une enchanteresse.

Un tressaillement agita le visage de Gilberte. Ses yeux, jusque-là indifférents, s’animent sous l’afflux d’une angoisse subite. Elle demanda, brièvement :

– Quel âge a-t-elle ?

– Vingt ans, je crois. Très beau talent, très original. Le père est un anglais, un peu aventurier, dit-on ; la mère, sœur de M^{me} Herbaux, a lâché mari et enfant et court je ne sais où, en Asie ou en Amérique. La jeune fille, qui a été élevée par sa tante, se lance dans la littérature, avec l’aide d’Herbaux, bien placé pour cela.

Gilberte dit faiblement :

– Ah !

Elle prit congé de ses cousins, qui, trop occupés d’eux-même, ne remarquaient pas l’altération plus grande de son visage. Dehors, elle marcha d’un pas automatique, dans le léger brouillard qui tombait. Machinalement, elle serrait autour de ses épaules frissonnantes la fourrure dont le gris doux seyait à la mate blancheur de son teint. Mais c’était au cœur qu’elle avait froid.

Involontairement, Adolphe Bordelet venait de lui révéler ce qu’elle souhaitait tant de savoir. Et elle en demeurait accablée, n’ayant rien imaginé qui fût aussi terrible que ceci : François amoureux de la nièce de la seconde M^{me} Herbaux, François épousant peut-être cette jeune fille, tout entière de l’« autre côté », et se séparant de ce fait presque complètement de sa mère.

Ah ! comme elle avait bien senti qu’« on » l’attirait, qu’on le lui prenait, peu à peu !

Elle allait machinalement, sous la bruine

froide, droit devant elle. Ses tempes battaient, son cœur commençait de s'affoler. Elle sentit ses jambes qui fléchissaient et se retint au rideau de fer d'une devanture. À ce moment, elle se trouvait à la hauteur de Saint-Germain-des-Prés. En se traînant, elle gagna l'église, passa sous le vieux porche roman, et alla s'effondrer sur une chaise, au bas de la nef garnie de fidèles.

C'était le dimanche de Quasimodo. Le Magnificat venait d'éclater sous les vieilles voûtes, en clameur de triomphe. Le prêtre montait à l'autel, élevait l'encensoir. À chacun de ses mouvements, la lourde chape rutilante d'or glissait sur ses épaules. Dans le jour gris que laissaient difficilement passer les verrières, une fumée odorante montait, se divisait, et pendant un long moment, elle flotta en brume légère autour de la petite flamme des cierges allumés sur l'autel.

Une femme assise près de Gilberte se pencha vers elle.

– Vous paraissez souffrante, madame ?

– Oui, un malaise... Je vous remercie. Dans un

moment, ce sera passé.

Elle enfonça ses mains dans le manchon qui reposait sur ses genoux. Sa poitrine haletait. Et surtout, c'était cette impression mystérieuse, angoissante, du cœur qui s'arrête... et puis qui reprend, et qui va s'arrêter encore... et qui peut-être...

Un frisson courut le long du corps qui s'abandonnait, sur la chaise de paille boiteuse. Ses mains se joignirent, s'étreignirent dans la tiédeur du manchon. Les yeux pleins de terreur se dirigèrent vers l'autel. Gilberte dit tout bas :

– Mon Dieu !... mon Dieu !...

Plus d'une fois, depuis quelque temps, elle avait jeté ce cri de détresse. Déjà, elle avait senti sur elle l'ombre de la mort, et la pensée de l'au-delà s'était imposée à son âme infidèle. Pendant les premières années de sa seconde union, elle avait vécu dans une relative quiétude, à ce sujet. L'incroyance sereine de Feugères l'influençait, l'aidait à se maintenir dans l'indifférence. Sa conscience endormie ne commença à se réveiller que plus tard, quand elle fit réciter à François son

catéchisme, en lui donnant les explications qu'il demandait et qu'elle puisait dans ses souvenirs. Puis vint le tour de Lucette et de Micheline. Feugères, devant le désir de sa femme, ne s'était pas opposé à ce qu'elles fussent baptisées, et plus tard, reçussent une certaine éducation religieuse. Il reconnaissait volontiers la force morale du christianisme, tout en se raillant parfois de ses dogmes. Ainsi, Gilberte reprit le cycle des enseignements autrefois reçus par elle. Avec ses enfants, elle rentra dans l'église, où l'avaient amenée seulement, depuis quelques années, les mariages et les enterrements de ses connaissances. Elle entendit de nouveau les paroles divines, oubliées, reléguées au fond de sa mémoire, et qui lui paraissaient avoir un sens nouveau, à la fois sublime et effrayant. Naguère, elle les avait écoutées avec une âme fière. Maintenant, elles tombaient sur son âme liée par le péché. Peu à peu, toutes les conséquences de sa faute se montrèrent à elle. Ses enfants s'approchèrent des sacrements, et elle ne put les recevoir avec eux. François, vers sa dix-huitième année, abandonna la pratique religieuse sans

qu'elle osât lui dire un mot à ce sujet, dans la crainte qu'il lui répondît : « Mais, vous, maman ?... Je ne fais pas autre chose que ce que vous faites. » Et maintenant, hantée par la pensée d'une mort prochaine, et revenue à la certitude de la foi, elle se voyait rejetée de la communion chrétienne, tolérée seulement dans ces sanctuaires catholiques dont, aux premiers siècles, on lui eût interdit l'entrée.

Car elle était une excommuniée. Parmi ceux qui se trouvaient aujourd'hui dans cette église, en ce dimanche tout résonnant encore des joies pascales, il y avait peut-être de très grands pécheurs. Mais dès que le repentir toucherait leur âme, ils pourraient aller vers le prêtre, s'accuser, demander miséricorde ; et quand ils se relèveraient, le sang du Christ aurait lavé toutes leurs souillures. À elle, ce recours demeurerait interdit. Elle était emmurée dans son péché, tant qu'elle vivrait avec celui qu'elle appelait son mari parce qu'une loi humaine avait sanctionné leur union, mais que Dieu ne reconnaissait pas comme tel. Et le voulût-elle un jour, elle ne pourrait jamais reprendre sa liberté, car cette

même loi donnait à Feugères des droits dont – elle le savait trop bien d’avance – il ne se dessaisirait pas, fût-ce en face de la mort.

Ce terrible dilemme revenait à la pensée de Gilberte chaque fois qu’elle se sentait plus malade, ou dès qu’une circonstance quelconque lui montrait dans une plus vive clarté sa situation morale. Aujourd’hui, il était là encore, ajoutant son angoisse terrifiante à celles qui étreignaient cette âme de femme et faisaient frissonner ce corps prostré.

D’un geste machinal, Gilberte appuyait maintenant sa main à la place du cœur. En elle-même, elle disait : « Est-ce pour cette fois ?... pas encore, mon Dieu !... pas encore ! Ayez pitié ! Elle pensait à François, par qui elle allait souffrir. Un peu de sueur mouillait son front, son cou, ses épaules. Et il lui semblait déjà sentir le froid de la mort.

Les nef s’emplissaient de l’allégresse triomphante des alléluias. Sous les vieilles voûtes passait le souffle de la résurrection, et les âmes ferventes s’épanouissaient dans la joie. Le chœur

chantait : « Regina cœli lætare... » Mais la femme qui souffrait là une agonie silencieuse ne connaissait plus les renouveaux pascals, et ses gémissements secrets se heurtaient à la porte qu'elle-même avait close sur son âme, quand elle était devenue la femme de Feugères.

Cependant, la crise se calmait. Une fois encore, la mort avait effleuré Gilberte et se retirait. Il semblait à la malade qu'un poids s'enlevait de sa poitrine, dont le halètement s'apaisait. Sa main retomba sur le manchon, son buste se redressa. La chaleur revenait à son corps frissonnant. Elle jeta un regard autour d'elle. Les fronts s'inclinaient, une clochette tinta. Lentement, Gilberte se leva. Dans une gloire d'or, elle vit l'Hostie que le prêtre élevait au-dessus des fidèles. Comme les autres, elle courba la tête, en pensant aux semblables bénédictions divines reçues autrefois dans la vieille collégiale de Saint-Denis.

Elle sortit de l'église en chancelant. Sur le boulevard, elle guetta une voiture et se fit conduire chez elle. M^{me} Servieux venait d'arriver.

Son mari était le secrétaire de Feugères, son cousin éloigné, qui le protégeait. Assez jolie femme, d'allures libres, elle aimait le mot rosse et en abusait, dans une constante recherche d'esprit. Parfois, Gilberte trouvait quelque distraction à l'écouter. Mais aujourd'hui, elle demeurait toute pantelante de son malaise d'âme et de corps. Germaine Servieux, d'ailleurs, s'était aperçue dès le premier moment de l'altération de son visage, et elle se retira bientôt. Gilberte se retrouva seule et put se reposer dans le silence de sa chambre. Mais vers cinq heures, Lucette et Micheline rentrèrent, puis ce fut Feugères, pestant après ce temps de brouillard, qu'il détestait. François n'apparut que dix minutes avant le dîner. Il apportait des fleurs à Micheline, dont c'était l'anniversaire de naissance, le lendemain. On le fêtait ce soir en même temps que celui du mariage de Feugères et de Gilberte. La cuisinière avait fait un dîner plus fin, et au dessert un vieux frontignan fut versé dans les verres. Feugères éleva le sien, en regardant sa femme.

– Je bois à votre santé, ma chère Gilberte, aux heureux jours que nous passerons encore

ensemble.

Les fillettes tendirent leur verre, le choquèrent à celui du père et de la mère. François resta immobile, avec un air de froide indifférence. Déjà, depuis plusieurs années, il en était ainsi, quand revenait cet anniversaire. Ni Feugères. ni sa femme ne semblaient s'en apercevoir. Mais lui s'irritait secrètement, et elle souffrait de cette attitude, blâme silencieux du fils de « l'autre », protestation muette qui avait frappé Gilberte au cœur, la première fois que François, adolescent de quinze ans, se l'était permise.

Aujourd'hui, elle en éprouva une angoisse qui fit trembler ses lèvres, tandis qu'elle les trempait dans le vieux vin. Son regard anxieux alla vers le jeune visage, devenu tout à coup froid, presque rigide. Les cils clairs battaient sur les yeux bleus, qui regardaient droit devant eux... quoi ?... qui ? François, en ce moment, pensait-il à son père ?... ou bien à cette Sybil Welton, qui le fixerait définitivement de l'autre côté ?

Mais déjà, n'y était-il pas davantage, par l'esprit, par le cœur, que chez sa mère, chez le

second mari de sa mère, où le retenait la loi ?

Les traits du clair visage se détendirent tout à coup, un sourire entrouvrit les lèvres serrées, vint éclairer le bleu vif des yeux. Feugères portait la santé de Micheline. Cette fois, le verre de François se choqua à celui de tous, et le jeune homme eut un regard affectueux pour sa sœur préférée, celle qui ressemblait à sa mère.

III

Dès lors, Gilberte pensa plus d'une fois à la jeune fille inconnue qui lui prenait François. Celui-ci avait la nature tendre et vive de son père, avec une dose de ténacité dont était dépourvu Maurice Herbaux. Il aimerait plus fortement, plus sérieusement, et ne se laisserait pas détacher avec facilité de qui prendrait son cœur. Gilberte le savait, connaissant le caractère de son fils. Et ce qui l'aurait satisfaite en tout autre cas, comme une promesse d'excellente union conjugale, la désolait ici, où il s'agissait de le voir abandonner le foyer de sa mère pour l'amour de cette étrangère.

Un matin, en apportant dans la chambre de François des mouchoirs dont elle venait de finir la broderie, M^{me} Feugères s'attarda dans la pièce de dimensions restreintes, meublée avec une élégance discrète. Sur la cheminée se dressait un bronze florentin, don de Maurice Herbaux. Au-

dessus du lit, un Christ d'ivoire étendait ses bras sur le bois brun d'une croix.

La mère de Maurice l'avait envoyé à son petit-fils au moment de sa première communion. Bien que François reçût dans cette chambre ses amis, plus ou moins incroyants ou se donnant des airs de l'être, il laissait là ce crucifix et n'aurait pas permis à son égard un mot ou un geste insultant. Sa nature droite et fière ignorait le respect humain, et le vieux fonds déposé en son âme par une éducation chrétienne lui inspirait le respect des signes extérieurs de la religion. Sans doute, le seul geste de détacher cette croix de la muraille lui eût paru à la fois une brutale apostasie, et une injure à l'aïeule douloureuse qui priait et expiait pour son fils dans sa vieille maison d'Auvergne.

Sur la table-bureau s'empilaient des livres et des cahiers. Le regard de Gilberte tomba machinalement sur un tiroir, dont la clef avait été oubliée. La mère pensa : « Là, peut-être, je saurai... J'acquerrai la certitude complète... »

Et avant d'avoir pu réfléchir davantage, elle l'ouvrit. Une enveloppe, portant l'adresse de

François, visiblement tracée par une main féminine, apparut à ses yeux. Une autre, sans suscription se trouvait dessous. Ce fut celle-là que Gilberte ouvrit d'abord, parce qu'au contact elle sentait qu'elle contenait une photographie. Et c'était en effet la photographie de Sybil Welson. En robe de bal, un sourire mystérieux au coin de ses lèvres un peu longues, une expression de rêve et d'énigme au fond des yeux très beaux, elle se dressait devant le regard de Gilberte brouillé par l'émotion. Oui, elle était jolie – ou plutôt, beaucoup mieux que jolie. Quelques-uns de ses traits, peut-être, prêtaient à la critique. Mais nul ne devait s'en apercevoir, dès que souriait cette bouche et que s'animait ce regard.

Une enchanteresse, avait dit Bordelet. Ce pouvait être, en effet.

Gilberte sortit de la seconde enveloppe deux feuillets. Sur l'un étaient écrits des vers, de beaux vers d'amour passionné adressés « À celui que j'aime ». L'autre était une lettre de Sybil, datée du mois de janvier.

« Cher François.

« Mon séjour en Angleterre s'achève, à ma grande joie. Bientôt, je retrouverai Paris et mes amis – et vous, le plus cher de tous. Vous voulez donc que je vous le redise sans cesse ? Dans votre dernière lettre, vous vous plaignez que je sois trop avare de ces mots : « Je vous aime ». Que vous importe, si vous êtes bien certain que mon cœur est à vous pour toujours ? Vous êtes assez délicat, mon ami, pour comprendre que l'ajournement de notre mariage à trois ou quatre ans d'ici nous oblige à quelque réserve. Vous pouvez être sûr de moi, car je ne suis pas de celles qui changent. Vous, François, me serez-vous fidèle ? Verrai-je toujours dans vos yeux cet amour qui fait ma joie ? Oui, je veux le croire, je veux l'espérer, car je...

« Tenez, je vais vous le dire en vers ! À ma lettre, je joins un petit poème, fait pour vous, pour vous seul, mon ami très cher. Lisez-le, en pensant que c'est là l'expression, trop faible encore, des sentiments de votre

SYBIL. »

Les doigts tremblants de Gilberte replièrent lentement le feuillet, le replacèrent dans l'enveloppe avec l'autre. Puis le tout disparut dans le tiroir refermé.

M^{me} Feugères, cependant, ne s'éloigna pas aussitôt. Elle demeura encore quelques instants immobile, la main appuyée à la table, le front penché. Maintenant, elle ne pouvait plus se leurrer du moindre doute. François aimait cette jeune fille, et déjà il avait été question entre eux de mariage.

L'impression produite sur Gilberte par la photographie n'était pas détruite à la lecture de cette lettre. L'une et l'autre lui révélaient une Sybil un peu énigmatique, fière, passionnée, sous des dehors souriants et rêveurs – une Sybil infiniment plus dangereuse, pour une nature telle que celle de François, que ne l'eût été la pire coquette.

« Ainsi, il songe à se marier, il est déjà engagé, et il ne m'a rien dit, à moi qui l'ai élevé, soigné, tant aimé. »

Cette pensée la fit frémir de souffrance. Elle se détourna pour sortir de la chambre. Son regard tomba sur une étagère où François avait disposé les photographies de sa famille.

Il y avait là, d'un côté, ses grands-parents Herboux, de l'autre, ses grands-parents Clergeux, puis Lucette et Micheline. Au milieu, l'un près de l'autre, se dressaient les portraits de son père et de sa mère.

Gilberte s'arrêta de nouveau, en pressant les mains contre sa poitrine haletante. L'un près de l'autre, comme autrefois... Et leur fils les unissait toujours dans sa pensée. Pour lui, Feugères faisait figure d'intrus, d'usurpateur. Le seul couple légitime, c'était son père et sa mère.

Souvent, depuis quelque temps surtout, M^{me} Feugères se demandait ce qu'il pensait, au sujet de cette séparation qui coupait en deux le foyer. Elle avait dû opposer des réponses évasives aux questions que, étant enfant, il lui adressait. Depuis, il gardait le silence sur ce sujet. Mais maintenant, il était peut-être renseigné. Alors, comment jugeait-il son père ? Était-il plus

indulgent pour lui, le charmeur à la parole dorée et aux gestes tendres, que pour la femme irréprochable dont Herbaux avait trompé la confiance ?

Quant à la pensée secrète de François au sujet du divorce de ses parents, elle se révélait dans le rapprochement de ces deux photographies. Il semblait à Gilberte que son fils lui jetait ces mots au visage : « Vous ne deviez pas... Vous étiez unis pour la vie. »

Elle se redressa dans un sursaut de révolte, en murmurant :

– Non ! non ! J'avais le droit, puisqu'il me trahissait... Et maintenant il veut me prendre mon fils, avec l'aide de cette Sybil ! Comme épouse et comme mère, c'est donc toujours par lui que je souffrirai ?

Elle ne dit mot à Feugères de ce qui la tourmentait. Depuis longtemps, elle savait qu'une inimitié secrète existait entre son mari et son fils. Cependant, ils avaient toujours eu les rapports les plus corrects. Feugères ne s'était jamais occupé de l'éducation de François, que Gilberte dirigeait

à son gré. François témoignait au second mari de sa mère une politesse de jeune homme bien élevé. Mais sous cette indifférence réciproque, M^{me} Feugères, peu à peu, pénétrait les sentiments véritables : chez Feugères, l'hostilité jalouse contre l'enfant dont la ressemblance avec son père remettait sans cesse, sous les yeux de Gilberte, l'image vivante d'Herbault, l'homme qui avait eu son premier amour, à qui elle avait appartenu, avant d'être à lui ; chez François, la défiance, se changeant, à mesure qu'il devenait jeune homme, en une animosité presque instinctive à l'égard de celui que sa mère avait choisi, pour prendre la place de son père.

Oui, Gilberte avait vu cela, dans leurs yeux, dans leur façon de s'éviter, dès qu'ils se trouvaient ensemble au logis. La maladie aiguësait chez elle le sens de l'observation, déjà assez vif auparavant. Elle devinait que son mari se réjouissait à l'avance de n'avoir plus pour commensal, l'année prochaine, François appelé au service militaire. Elle pressentait la satisfaction du jeune homme, délivré de l'obligation de vivre sous le toit de Georges

Feugères. Et cet antagonisme non avoué entre ces deux êtres qu'elle aimait n'était pas une des moindres souffrances de M^{me} Feugères.

Un soir de mai, François, en rentrant, lui apprit la mort de sa grand-mère Herbaux. La vieille dame, frappée de congestion, s'était éteinte avant que personne de sa famille eût pu accourir près d'elle.

Gilberte demanda :

– Tu vas aller là-bas ?

– Mais oui, nous partons demain matin par le premier train.

Il semblait vivement affecté. L'aïeule l'aimait beaucoup. Chaque année il passait près d'elle quelque temps aux vacances. M^{me} Herbaux ne voyait plus son fils, depuis son remariage, et ne considérait pas comme ses petits-enfants le garçonnet et la fillette nés de cette seconde union. Avant le divorce, elle avait écrit à sa belle-fille en l'adjuvant de ne pas persister dans sa résolution. Certaines de ses phrases restaient présentes à l'esprit de Gilberte. Celle-ci, surtout : « Songez

que vous perdez à la fois l'âme de votre mari et la vôtre, peut-être aussi celle de votre enfant. Songez que ce que vous faites là peut devenir l'irréparable. »

Mais Gilberte, alors, restait sourde à ce rappel de devoir austère. Cependant, elle avait pour sa belle-mère une affectueuse estime, et elle savait que nulle mieux qu'elle, n'était qualifiée pour lui donner des conseils de patience, car sa vie conjugale n'avait été qu'une suite de souffrances supportées avec la plus noble résignation. Elle pouvait fort justement dire à la femme de son fils :

– Vous ne vous doutez pas de quelle douceur est cette pensée, au couchant de la vie : « J'ai fait mon devoir, j'ai porté ma croix, et je suis en paix. »

Mais M^{me} Herbaux avait toujours conservé cette fervente pratique de sa religion que Gilberte rejetait comme un vêtement gênant. Elle savait aussi que l'on trouve la souffrance partout, et plus encore, souvent là où l'on fuit pour l'éviter, pour l'oublier, pour chercher des miettes de

bonheur, comme l'avait fait Gilberte en acceptant ce second mariage.

La nouvelle de cette mort impressionna fortement M^{me} Feugères. Elle se représenta aussitôt la grande chambre aux tentures de perse grise à fleurettes, les meubles d'acajou, lourds et solides, sobrement décorés de quelques cuivres, le parquet ciré, avec ses petits tapis d'Orient, très usés, rapportés jadis par un aïeul, la cheminée garnie d'une haute pendule dorée à colonnes, de vases d'albâtre, de photographies des êtres chers. Et sur le lit, parmi la blancheur du linge, le visage aux traits menus, que Gilberte avait connu si mobile, tout animé de la vie profonde du regard, et qui maintenant reposait dans la tranquillité de la mort, avec ses yeux clos, ses lèvres, si discrètes pendant la vie, paisiblement fermées, peut-être souriantes, car le long martyre de l'épouse et de la mère se terminait. Sur un crucifix se croisaient les mains délicates, aux veines saillantes, aux doigts déliés, qui avaient tant travaillé pour toutes les misères. Aujourd'hui, devant l'éternité où elle entrait, M^{me} Herbaux trouvait sans doute que sa vie d'épreuves avait passé comme un songe, et se

réjouissait d'avoir sacrifié quelques joies brèves pour des joies immortelles.

Mais d'autres n'avaient pas agi ainsi. D'autres souffraient, tremblaient à la pensée de la mort guetteuse, qui les attendait à un proche tournant de la vie...

En ses nuits d'insomnie, Gilberte pensait maintenant à sa belle-mère, à cette fin bienheureuse d'une vie crucifiée. Elle retrouvait au fond de son souvenir les paroles prononcées, qui alors glissaient sur sa légèreté de jeune femme irréfléchie, gâtée par un mari amoureux, qu'elle croyait encore fidèle. M^{me} Herbaux connaissait son fils. Elle le savait bon, serviable, de caractère facile, mais d'une désolante faiblesse, qui déjà plus d'une fois avait déchiré l'âme maternelle. Gilberte Clergeux ne lui semblait pas la femme patiente et forte qu'elle eût voulu près de lui. Discrètement, elle donnait quelques conseils, parlait de prudence, de piété. Gilberte souriait, l'embrassait, en disant :

– Oh ! maman, je me contente d'être heureuse, tout simplement !

Et M^{me} Herbaux soupirait, car elle prévoyait de quelle petite durée serait le bonheur de sa belle-fille.

Parfois aussi, au cours des longues heures nocturnes, Gilberte se représentait François près du lit de mort de sa grand-mère. François, et un autre... Maurice aimait tendrement sa mère. Il avait dû beaucoup souffrir de ne plus la revoir. Cependant placé entre cette affection maternelle et la passion qui l'entraînait à cette époque vers Jane Reymond, la séduisante femme de lettres, il avait sacrifié la première pour s'unir civilement à la jeune femme, divorcée elle aussi. La porte de la vieille maison de famille ne s'était plus ouverte pour lui. La mère y demeurait seule, offrant ses larmes et son abandon, attendant comme son unique joie terrestre le court séjour annuel de François, qui ressemblait tellement à Maurice. Et celui-ci ne la revoyait que morte, après l'avoir fait tant souffrir.

Un matin, François apparut dans la chambre de sa mère. Il venait d'arriver par le train de nuit, après trois jours passés aux Eyguies pour les

obsèques. Gilberte, se soulevant sur ses oreillers, lui tendit les bras.

– Mon chéri !... Tu n'es pas trop fatigué ?

– Mais non, maman.

Il l'embrassait avec tendresse. Le regard maternel nota aussitôt une altération sur le visage pâli, nerveux, et une ombre sur le regard.

– Un peu, cependant ?... Tu as eu beaucoup d'émotions ?

– Oh ! cela, oui ! Pauvre grand-mère ! Les Eyguies sans elle, que c'est triste !

La voix s'enrouait un peu ; les lèvres eurent un tremblement léger. Gilberte pressa la main de son fils.

– Elle était bien bonne. Je comprends que ce soit un grand chagrin pour toi.

– Oui, un très grand chagrin. Quand je l'ai vue là... Pendant tout le voyage, je ne pouvais pas me figurer que c'était vrai, cette mort... Mais quand je l'ai vue...

Le visage frémit, les paupières mates se

baissèrent un peu sur les yeux humides.

– ... Elle était si belle, si calme ! Et elle souriait...

Gilberte murmura machinalement ;

– Ah ! elle souriait !

– Elle avait un air si heureux ! Elle semblait nous dire : « Voyez, c'est fini, je ne souffre plus... »

Le jeune homme se tut brusquement, dans un sanglot qu'il essayait d'étouffer.

Gilberte murmura, des larmes plein les yeux :

– Mon pauvre chéri !

Par la douleur du petit-fils, elle pouvait deviner ce qu'avait été celle de Maurice, lui aussi affectueux et sensible, et que des liens plus étroits, un plus long passé de tendresse attachaient à la défunte. Mais François ne prononça pas le nom de son père. Un peu plus tard seulement, dans la soirée, il apprit à M^{me} Feugères que l'aïeule l'avait avantagé de tout ce qu'elle pouvait.

Gilberte demanda avec un peu d'effort :

– Ton père n'en a pas été trop fâché ?

François répondit laconiquement :

– Non, pas du tout.

– Et les Eyguies, que va-t-on en faire ? Les vendra-t-on ?

– Je ne sais pas. Il est possible que nous y passions l'été. On trouve encore pas mal de gibier, dans le pays...

Sa voix était contrainte, sa physionomie s'assombrissait. Comme il restait silencieux, Gilberte posa la main sur son épaule, en demandant :

– Qu'as-tu, mon François ?

Il tourna vers elle des yeux devenus foncés, sous l'afflux de quelque pensée pénible.

– Ce que j'ai ?... Eh bien, voilà... Il me sera désagréable de voir, dans cette maison, ceux qu'elle n'a pas voulu y recevoir... si tôt, surtout, après sa mort. Mais je ne peux pas le dire... Il faudrait que mon père comprît...

Encore un silence. La main de Gilberte tremblait un peu sur l'épaule de son fils. François ajouta avec un sourire nuancé d'amertume :

– Je sens trop vivement certaines choses...

Gilberte songea, dans un secret élan de joie : « Il vaut mieux que son père. Devant des profanations morales qui n'arrêteraient pas Maurice, lui reculerait... Mon François ! »

Et tout à coup, sa joie tomba, à la vision soudaine d'un charmant visage de femme aux yeux d'énigme, qui venait se placer entre elle et son fils. Bientôt, un choix s'imposerait à François : sa mère, ou cette jeune fille. À son tour, il ferait souffrir. Et peut-être alors, dans l'ardeur de sa passion, oublierait-il à l'égard de sa mère ces délicatesses qu'elle aimait découvrir chez lui, comme une preuve de plus grande élévation morale.

Oui, peut-être... La passion transforme les hommes, elle fait d'eux des êtres instinctifs, sans noblesse, traîtres au devoirs, aux affections familiales, aux principes inculqués par l'éducation. François serait ainsi, le jour où sa

mère lui dirait : « Tu ne peux pas épouser la nièce de la seconde M^{me} Herbaux. »

Et elle se sentait à l'avance désarmée, impuissante à faire agir chez lui la grande idée du devoir, puisque elle-même, délibérément, l'avait méprisée, le jour où elle s'était unie à Feugères.

IV

Après trois jours d'interruption, François reprit ses études et ses occupations habituelles. Plusieurs fois encore, il parla à Gilberte de sa grand-mère. Son regret, pour n'avoir plus l'amertume du premier moment, restait profond et durable. La vue de cette morte paisible et souriante semblait avoir fait sur lui une impression très vive, qu'il laissait entrevoir parfois, dans ses causeries avec sa mère. Surtout, il revenait sans cesse sur ce sourire... Un jour, il dit à Gilberte :

– J'ai compris qu'elle avait beaucoup souffert. Pauvre grand-mère ! Maintenant, elle a trouvé la compensation de sa longue patience. Voyez-vous, maman, ce sont ces âmes-là qui font le mieux croire à l'immortalité, à une joie éternelle pour ceux qui ont placé le devoir plus haut que les joies terrestres.

Gilberte eut un serrement de cœur, à ce blâme tacite que François n'avait peut-être pas l'intention de mettre dans ses paroles, mais qu'y trouvait quand même la femme assaillie de remords.

Une inquiétude nouvelle venait à ce moment s'ajouter aux tourments secrets de sa conscience, et à ceux que lui causait l'amour de François pour Sybil Welson. Elle sentait que Lucette échappait à l'influence des enseignements reçus dès l'enfance, et glissait à l'incroyance, sous la lente instigation de son père.

Des mots, de menus faits donnaient l'éveil à Gilberte. Un jour, la fillette refusa de suivre sa sœur à une cérémonie à Saint-Sulpice. Comme Gilberte insistait, elle demanda, avec un sourire narquois au coin des lèvres :

- Tu crois, toi, maman ?
- Mais naturellement !
- Ah !... Je pensais que... Enfin, je ne sais pourquoi tu tiens tant à ce que nous n'omettions pas certaines pratiques religieuses, puisque toi...

Que répondre ? « Moi, je suis une malheureuse, une pécheresse, rivée à ma faute. » Non, elle ne pouvait dire cela à son enfant. Mais la pensée de toutes ses responsabilités dans la perte éventuelle de ces âmes chères s'imposait plus lourdement, plus terriblement à elle, chaque jour.

Lucette avait la nature froide et tendre, les tendances positives et assez matérialistes de son père. Gilberte comprit aussitôt que c'était fini, pour elle, et que l'athéisme la prendrait bientôt tout entière. Mais il fallait au moins préserver Micheline. Celle-ci demeurait encore fervente, et elle aurait plus que toute autre besoin de le rester toujours, avec son caractère tendre et vibrant comme celui de sa mère, sa sensibilité beaucoup plus vive que celle de Lucette, et, de ce fait, sa plus grande capacité de souffrance. Gilberte voulait lui épargner dans l'avenir les affres qu'elle-même endurait depuis quelques années. Voici pourquoi elle s'efforçait de la munir du solide tuteur de la religion, de la foi vive et des espoirs chrétiens, afin qu'à l'heure des détresses elle ne se révoltât pas, ne désertât pas la voie

droite, comme l'avait fait sa mère.

Aussi, quand la question du séjour de vacances fut agitée, pour les fillettes, M^{me} Feugères déclara qu'elle souhaitait garder près d'elle Micheline, cette année. Elle donna comme prétexte sa santé, et tous l'acceptèrent sans aucune réflexion. Il fut convenu que Lucette irait seule en Normandie, chez son grand-père Feugères, où elle retrouverait des cousins et cousines. Gilberte et sa fille aînée accompagneraient à Vichy Feugères que son médecin y envoyait.

– Et toi, que fais-tu, François ?

Cette question était adressée par Feugères au jeune homme qui se trouvait présent le soir où se résolurent ces projets, au cours du dîner. François répondit :

– J'irai passer quinze jours en Anjou, chez mon ami Drullier, et de là, je me rendrai en Auvergne, fort probablement.

– En Auvergne ?... Aux Eyguies ?

– Oui, aux Eyguies.

Feugères se versa un verre de bordeaux, en but la moitié, posément, comme il faisait toutes choses, passa la serviette sur ses lèvres rasées, et demanda :

– Pas tout seul, j’imagine ? dans cette vieille maison...

– Pas tout seul, en effet.

Gilberte, ayant François à sa droite, ne pouvait voir la physionomie du jeune homme, tandis qu’il répondait ainsi. Mais son ouïe subtile perçut dans la voix chère une intonation qui lui parut joyeuse. En se souvenant de ce que François lui avait laissé entendre de son froissement, à l’idée que la femme, les enfants dont la défunte ne reconnaissait pas la légitimité entreraient en maîtres aux Eyguies trois mois après sa mort, elle pensa avec une inquiétude soudaine : « Pourquoi semble-t-il satisfait maintenant ? »

Elle le sut peu après. Dans la soirée, quand François et ses sœurs se furent retirés chez eux, Feugères, quittant son cabinet de travail où il finissait de préparer une plaidoirie, vint s’asseoir près de sa femme.

– Tu vas mieux depuis quelques jours, Gilberte ?

– Oui, plutôt, en effet.

– Le changement d’air te sera sans doute très favorable.

Elle secoua la tête.

– Je crois qu’il n’a guère d’influence sur ce genre de maladie ! Mais les enfants en ont besoin. Lucette et Micheline sont pâlottes, François a mauvaise mine, depuis la mort de sa grand-mère.

Feugères eut un rire silencieux qui plissa les lèvres épaisses.

– Oh ! il se remettra tout à fait aux Eyguies ! L’air pur, la belle nature, et l’amour, par-dessus le marché ! Il n’en faut pas tant, à son âge !

Gilberte eut un brusque mouvement, en attachant sur son mari des yeux anxieux.

– L’amour ?

– Eh ! oui ! J’ai appris aujourd’hui... Voyons, tu ne vas pas t’émouvoir pour cela ?

Il se penchait vers sa femme, posait sur les

cheveux bruns ses doigts courts, aux ongles bien polis. Gilberte appuyait machinalement sa main à la place du cœur. Elle demanda, les lèvres sèches :

– Comment as-tu ?...

– Voilà ! Tu sais que je plaide pour Bourgue, le romancier, dans une affaire d'héritage assez compliquée ?

Elle fit « oui » de la tête.

– Cet après-midi, je causais avec lui, au Palais. M^{me} Herbaux, venant de la salle des Assises où l'on jugeait aujourd'hui l'affaire Riffier, passa près de nous en compagnie d'une jeune fille délicieusement jolie. Bourgue les salua, en jetant ces mots à la jeune personne :

– À quand le chef-d'œuvre, ô la plus charmante des muses ?

Elle riposta avec un sourire :

– À cet été, peut-être. Je vais m'inspirer sous le ciel d'Auvergne.

– Où cela ?

– Aux Eyguies, une vieille maison dont mon oncle Herbaux vient d’hériter, et où j’accompagnerai ma tante et les enfants.

Gilberte bégaya sourdement :

– Aux Eyguies !

Feugères, tout à son sujet, continuait :

– Je demandai à Bourgue le nom de cette ravissante personne, et j’ai appris qu’elle était Sybil Welton, la poétesse, nièce de M^{me} Herbaux. Bourgue ajouta, en clignant de l’œil :

– Votre beau-fils la connaît bien, lui ! Je me suis laissé dire qu’il en était fort amoureux – ce que je comprends parfaitement, d’ailleurs.

Un frisson agitait les épaules de Gilberte. Ses paupières s’abaissèrent un instant sur les yeux pleins d’angoisse. Ah ! comme elle l’avait bien discernée dans son accent, la joie dont il restait sans doute tout frémissant !

Tel était donc le secret de cette lumière plus vive qu’elle croyait surprendre depuis quelque temps dans ses yeux. Il pensait à ces semaines de vacances pendant lesquelles il verrait Sybil à tout

instant du jour, et s'enivrerait à loisir de cet amour qui le séparait de sa mère.

Feugères, surpris du silence de Gilberte, demanda :

– Eh bien, que dis-tu de cela ? Ton fils ne t'avait pas confié ce petit secret-là, je parie ?

Une ironie perçait dans son intonation. Il conservait une jalousie inavouée au sujet des rapports de tendresse confiante qui avaient toujours existé entre la mère et le fils, et il ne lui déplaisait pas de faire toucher du doigt, à sa femme, les bornes que François mettait à cette confiance filiale.

Gilberte dit lentement :

– Je connaissais – non par lui – son amour pour cette jeune fille.

Feugères eut un geste de surprise.

– Vraiment ? Tu ne m'en as jamais parlé.

– Non... C'est assez récent. Et puis, je sais que tu ne t'intéresses pas beaucoup à lui...

– Oh ! tu exagères ! C'est un bon garçon... un

très bon garçon...

Sa main caressait les cheveux souples, l'oreille bien modelée. Gilberte, un peu haletante, laissait retomber sa tête sur le coussin de la chaise longue. Elle dit à mi-voix :

– Ce sera terrible, s'il veut l'épouser. La nièce de...

– Ah ! oui, au fait ! La situation serait délicate. Mais il n'y songe peut-être pas. Amourettes de tout jeune homme, que le vent emportera.

Gilberte eut un lent hochement de tête.

– Non, il y a plus que cela. Je sais qu'ils sont déjà presque fiancés. Et ce séjour ensemble, aux Eyguies, ne pourra que fortifier leur passion mutuelle.

– Presque fiancés ? Ah ! bah ! Ce cachottier de François ? Vraiment, voilà une jolie façon de te remercier, ma pauvre amie, toi qui lui as prodigué la plus parfaite affection maternelle !

Les mains de Gilberte tremblèrent sur le satin de la couverture. Les lèvres sèches murmurèrent :

– Je crois qu'il en est ainsi souvent, avec les

fil. François m'aime beaucoup, cependant. Mais on dit que cette jeune fille est une charmeuse...

– Elle en a bien l'air, en tout cas ! Il est à craindre que François se trouve fortement ensorcelé. Mais d'autre part, il apparaît peu probable, en admettant un projet de mariage, que celui-ci se réalise avant l'accomplissement du service militaire de ton fils. Or, d'ici là, bien des choses peuvent changer. Inutile donc, chère amie, de te tourmenter par avance, comme je te vois toute disposée à le faire.

Elle murmura :

– Oui, en effet... Oui, tu as raison.

Il ne pouvait la comprendre. Son cerveau tout positif, son cœur très pondéré, se trouvaient si loin du cerveau, du cœur d'une femme telle que Gilberte ! Plus d'une fois, elle en avait eu l'impression, un peu pénible. Cependant, elle avait répondu sincèrement à son amour. Celui-ci, pour ne pas s'enjoliver de tendresse caressante et d'ardentes protestations, comme celui d'un Maurice Herbaux, ne lui paraissait que plus loyal et plus sûr. L'était-il en réalité ? Elle n'avait

jamais voulu chercher à le savoir. Son cœur désillusionné par l'expérience de sa première union ne s'attardait plus au désir du bonheur idéal dont, fiancée, elle avait rêvé dans le vieux jardin de Rochegayde. Elle savait désormais qu'il faut peu demander à la vie, et aux hommes, quand ceux-ci ne s'élèvent pas au-dessus d'un certain étiage moral. Feugères l'avait aimée avec toute la passion dont il était susceptible ; il l'aimait encore, avec plus de calme, et pouvait se rendre le témoignage de l'avoir rendue heureuse, à son point de vue, du moins. Elle n'eût pas songé à le démentir. Était-ce sa faute, à lui, si Maurice avait pris à Gilberte toute la fleur de son amour, pour la piétiner, avec ses illusions de jeune fille, de jeune femme ? Pouvait-il savoir que ce premier amour de Gilberte, si long à mourir, laissait en son cœur une trace si profonde, et si douloureuse, que son souvenir enveloppait d'amertume l'amour plus raisonné dont il était l'objet, lui, venu le second, après une telle déception ?

Maintenant encore, il ignorait le drame de conscience qui agitait l'âme de sa femme. Elle savait trop que, sur ce point aussi, elle ne

trouverait chez lui qu'étonnement et raillerie. Cependant, il lui eût été si bon de se confier !... et s'il l'eût voulu...

Elle n'osait aller jusqu'au bout de sa pensée. Se séparer de lui !... après tant d'années ! Et leurs enfants ?... Pourtant, elle savait que la réconciliation avec l'Église du Christ était à ce prix.

Mais y eût-elle été décidée, que lui, jamais... jamais !

Elle songeait au terrible dilemme, ce soir-là, après le départ de son mari. Sa femme de chambre, l'ayant aidée à se coucher, venait de se retirer. Son front las appuyé contre la toile fine de l'oreiller, elle essayait d'apaiser le tourment de sa pensée qui, toujours, la ramenait à cette impasse : le lien légal entre Feugères et elle, empêchant son retour à cette pratique religieuse dont elle avait soif.

Elle sursauta à un coup léger frappé à sa porte. Quand elle eut dit : « Entrez ! » François apparut. Il demanda, en s'avançant :

– Je ne vous ai pas réveillée, au moins, maman ?

– Mais non, mon chéri, je viens de me coucher seulement.

– C’est bien ce que je pensais, car j’avais entendu Mélanie sortir de chez vous tout à l’heure. J’ai oublié de vous donner ce livre que vous m’aviez demandé ; au cas où vous souhaiteriez le lire demain matin, je vous l’apporte.

Il posa le volume sur la petite table de chevet, et se pencha vers sa mère.

– Comment vous trouvez-vous, chère maman ?

Ses lèvres s’appuyaient doucement sur le front de Gilberte. Celle-ci lui prit la main dans la sienne qui était brûlante et moite.

– J’ai un peu de fièvre, ce soir. Mais ce ne sera rien. Et toi, François ?...

Ses yeux, chercheurs et tendres, essayant de dérober leur angoisse, s’attachaient au jeune visage tout proche du sien.

– Moi ? Je vais très bien, sauf un mal de tête par-ci par-là. Le travail en est cause. Mais les vacances me remettront vite.

– Les vacances... Ah ! oui !

Sa main serra un peu plus fort celle du jeune homme.

– ...Tu es satisfait de les passer aux Eyguies ?

– Mais oui.

– Tu m’aurais laissé entendre, cependant, qu’il te serait pénible de t’y retrouver avec ceux que ta grand-mère ne voulait pas recevoir...

– Évidemment... Je le pense encore. Mais il est nécessaire que je m’y fasse...

Ses yeux se détournèrent un peu de ceux de Gilberte. Il se redressa, fit un pas en arrière, en disant d’une voix où la mère perçut des notes contraintes :

– Mais il ne faut pas que je vous fatigue, maman. Voilà qu’il est tard...

Les doigts de Gilberte se resserrèrent sur sa main.

– Cela n’a pas d’importance. Mes nuits ne sont qu’insomnie, depuis des mois. Je voudrais causer un peu avec toi, François. Prends une chaise...

– Ce serait volontiers, chère maman. Mais j’ai un travail à finir et je vous demande la permission de remettre cette conversation à plus tard.

Elle comprit, à la gêne de son regard, qu’il se dérobaît. Feugères avait raison : c’était fini, la confiance. François, cachant ce secret à sa mère, s’apprêtant à la trahir, en quelque sorte, par un tel mariage, ne pouvait plus avoir avec elle de causerie intime, comme autrefois.

Gilberte dit d’une voix un peu rauque :

– Soit, ce sera pour un autre jour. Va travailler. Mais auparavant, embrasse-moi.

Il se pencha de nouveau, baisa la joue fiévreuse. Elle sentit que ses lèvres tremblaient. Alors elle leva les mains dans un élan subit, les posa sur les épaules du jeune homme, se souleva pour que son visage fût tout proche de celui de son fils. Et elle demanda, les yeux dans ses yeux :

– François, n’as-tu rien à me dire ?

Elle vit se troubler les yeux foncés. En ce moment, François ressemblait tant à son père, que l’esprit de Gilberte, surexcité par l’angoisse, eut une seconde d’hallucination. Il lui parut que c’était Maurice qu’elle tenait là, sous ses mains, comme ce soir où elle lui avait crié :

« Eh bien, si tu n’es pas coupable, défends-toi donc ! »

Et, comme l’autre aussi, il répondait par un mensonge :

– Mais non, rien du tout, maman.

Il essayait de se redresser, d’échapper à l’étreinte de ces mains fiévreuses. Mais Gilberte dit impérieusement :

– Regarde-moi donc en face. Je sais tout. Je sais que tu aimes une femme que tu ne peux épouser sans me faire la plus profonde injure.

Il eut une exclamation sourde :

– Vous savez ?

– Oui. Et cette pensée est une de mes grandes

souffrances. Faut-il donc qu'elle me vienne de toi, François, de toi que j'ai toujours tant aimé, et qui m'avait jusqu'alors consolée par ton affection filiale ?

Elle l'attirait plus près d'elle. Une rougeur vive s'étendait sur le visage de François, contracté par une émotion violente qui paraissait aussi dans son regard. Le jeune homme dit avec effort :

– Ah ! maman, maman, pourquoi me parlez-vous de cela ?

– Pourquoi ? parce que je veux que tu réfléchisses ! Parce qu'il faut que tu reviennes de cette folie ! Comprends donc ce que ce serait pour moi ! Comprends...

Il l'interrompit brusquement.

– Croyez-vous que je n'ai pas pensé à tout cela ? Je sais trop bien que vous ne pouvez accueillir comme votre fille Sybil Welson, à cause de sa parenté avec la seconde femme de mon père. Mais je l'aime de toutes les forces de mon être, je n'aimerai jamais qu'elle...

Il parlait avec une résolution presque violente. Gilberte, dans ses yeux, voyait luire la passion ardente, et sous ses mains toujours posées sur les épaules du jeune homme, elle sentait le frémissement qui agitait le corps penché vers elle. Un cri lui échappa :

– François, ne dis pas cela ! Si tu le veux, tu pourras oublier...

– Mais je ne le veux pas !

– Je t’en prie !... Si tu m’aimes !...

Maintenant, François était très pâle. Ses yeux, de nouveau, fuyaient ceux de sa mère. Gilberte dit en haletant :

– Si tu m’aimes, ne va pas aux Eyguies, pendant qu’elle y sera !

François fit de la tête un signe négatif. Puis il laissa tomber ces mots :

– Je lui ai promis d’y aller. Nous nous aimons, et elle est ma fiancée. Mais j’aurais voulu que vous l’appreniez plus tard seulement, quand il serait question de notre mariage. C’était bien assez tôt, puisque... puisque nous ne pouvons l’un

et l'autre rien changer à cette situation.

Gilberte laissa glisser lentement ses mains des épaules courbées, aussitôt redressées. Ses yeux douloureux ne quittaient pas le visage pâli, qui se tendait sous un effort de volonté, essayait de se durcir, sans parvenir à empêcher des frémissements de le parcourir.

– Tu le pourrais, si tu le voulais fermement.

Il murmura, d'un ton sourdement suppliant :

– Ne me dites plus rien ! Vous ne savez pas ce que vous me faites souffrir !

Il se pencha de nouveau, effleura de ses lèvres les cheveux bruns et sortit avec une sorte de hâte.

Gilberte se laissa retomber sur ses oreillers. Ses mains se joignirent sur le drap, s'étreignirent nerveusement. Un étouffement lui montait à la gorge. « Du calme ! » avaient dit les médecins. Et sa vie n'était qu'angoisses, depuis quelques mois. Ce François !... Comme il ressemblait à tous ceux de son sexe, race de faibles et d'égoïstes ! « Vous ne savez pas ce que vous me faites souffrir ! » Il osait dire cela à cette mère qu'il laisserait de côté,

dans trois ou quatre ans, quand viendrait pour lui le moment de s'unir à Sybil Welson. Pas un instant, il ne songerait à faire le sacrifice de cet amour, qu'il savait cependant déraisonnable, de toutes façons, car Sybil n'avait pas caché, dans un de ses récents poèmes, son nihilisme en matière religieuse. Qu'importait tout cela, pour lui ! Qu'importait tout, et sa mère elle-même, devant sa passion pour cette étrangère !

Gilberte s'enfiévrant, s'exaltait. Les torts de François grandissaient à ses yeux, et elle regrettait de n'avoir pas eu tout à l'heure des mots plus énergiques, des adjurations plus véhémentes pour les lui reprocher. Ah ! vraiment, il ressemblait trop à son père ! Par lui aussi, elle serait martyrisée en son âme. Par lui, son préféré !... Car elle devait s'avouer sa secrète complaisance pour l'enfant qui, le premier, lui avait fait connaître les douceurs de la maternité, pour le fils venu alors qu'elle était heureuse, confiante, si tendrement éprise de Maurice. Elle avait connu à ce moment-là de si beaux jours ! Maintenant encore, quand elle y songeait, leur souvenir agitait d'une palpitation plus vive son

cœur las d'avoir aimé et souffert.

Elle passa la main sur son front, en murmurant :

– Pourquoi penser à cela ? C'est cette ressemblance de François, si pénible...

Onze heures sonnèrent à Saint-Sulpice. Gilberte compta machinalement les coups. Elle les entendrait ainsi, tous ceux que frapperait dans la nuit l'horloge de la vieille église. Le sommeil ne viendrait pas lui donner l'oubli de ses anxiétés, le jour la retrouverait telle que maintenant, pensant à son âme, à Lucette, à François, ne voyant qu'abandon autour d'elle et osant à peine prier, dans la conscience qu'elle avait de se trouver hors de la communion chrétienne.

Cependant, cette nuit d'insomnie lui apporta un espoir. Quand son esprit, un peu calmé, raisonna avec plus de tranquillité sur les paroles de François, elle y découvrit les incertitudes, les tourments secrets qui agitaient l'âme du jeune homme. Oui, il disait vrai, en assurant qu'il souffrait. Trop épris pour renoncer à Sybil, ne

voulant même pas envisager cette perspective, il se rendait compte cependant qu'il trahissait ainsi un devoir à l'égard de sa mère, qu'il faisait acte de faiblesse et se préparait de longs remords. Gilberte le comprenait, connaissant la nature sensible et réfléchie de son fils. Elle se reprochait de l'avoir mal jugé, tout à l'heure, de l'avoir accusé de banal égoïsme, alors qu'il luttait encore, au fond du cœur, déjà presque complètement vaincu par l'amour, mais n'osant envisager sans trembler de douleur cette idée qu'il lui faudrait sacrifier sa mère.

S'attachant au plus léger espoir, Gilberte pensait : « Peut-être, quand il sera loin d'elle, au régiment, se ressaisira-t-il ? Peut-être sera-t-il plus fort ? »

V

À Vichy, les Feugères retrouvèrent Adolphe Bordelet. Il venait y soigner son foie endommagé par un ordinaire trop raffiné. Denise, en compagnie de son fils, était allée retrouver à Houlgate sa mère et ses sœurs. Dans un petit mot griffonné à son arrivée, elle disait à sa cousine : « Je ne sais trop si je ne m'installerai pas définitivement chez maman, après les vacances. J'en ai assez de la vie commune, dans ces conditions-là. Tu dois comprendre cela, toi ? »

Si elle comprenait ! Cette existence douloureuse, elle l'avait fuie, autrefois. Cependant, instruite par l'expérience, elle continuerait de conseiller à Denise la patience, le courage que Gilberte Clergeux n'avait pas eus.

Sans vouloir chercher à Bordelet des excuses d'ailleurs difficiles à trouver, M^{me} Feugères songeait parfois que la conduite de Denise n'avait

pas été exempte de maladresse. En laissant de côté l'erreur initiale – ce mariage avec un homme dont l'insignifiance vaniteuse eût dû la frapper aussitôt, et à l'égard duquel, si longtemps, elle avait eu cependant des yeux d'aveugle – il fallait reconnaître que son caractère manquait de souplesse, d'aménité, et qu'elle prenait pour de la franchise ce qui n'était que bravade maladroite. De plus, les habitudes mondaines qu'elle reprochait maintenant à son mari se trouvaient être son œuvre, elle-même l'ayant entraîné à suivre ses propres goûts sur ce point, au début de leur union. Enfin, la femme pour qui Bordelet la délaissait maintenant avait été accueillie naguère par elle presque en intime, bien qu'elle n'ignorât rien de sa réputation plutôt fâcheuse.

Néanmoins, ayant passé par ces épreuves, Gilberte plaignait fort sa cousine. Elle n'osait la blâmer de n'être pas plus forte qu'elle-même ne l'avait été. Mais elle eût voulu cependant lui épargner pour l'avenir les remords qui ne la quittaient plus.

Un après-midi, rencontrant Bordelet dans le

parc, elle lui parla de Denise et effleura le point délicat, en faisant appel à son cœur, à l'amour qu'il avait pour sa femme, à son affection paternelle.

Bordelet effilait sa moustache rousse et soyeuse, en écoutant M^{me} Feugères avec son habituelle physionomie inexpressive. Un pli d'entêtement se formait sur son front. Quand Gilberte se tut, il demeura un moment silencieux, les yeux vagues. Puis il dit avec tranquillité :

– J'espère que Denise se fera une raison. On ne peut pas s'aimer toujours, que diable ! Ça n'empêche pas de vivre en bonne intelligence. Quant à Marcel, il est gentil, et j'aurais été assez disposé à être un bon papa. Mais que voulez-vous, Denise l'accaparait, prétendait l'élever à sa guise, selon une méthode d'éducation qui ne me plaît pas. Alors, ce petit, je ne m'y suis pas attaché. Et lui n'a pas d'affection pour moi. Tandis que si, tous deux, nous nous étions occupés de lui, si nous l'avions aimé ensemble... peut-être... oui, peut-être...

Les yeux inexpressifs s'étaient légèrement

animés, pendant quelques secondes. Puis ils redevinrent sans pensée, et Gilberte ne vit plus que le front têtue, la bouche molle – ces signes distinctifs qui dénonçaient le caractère du mari de Denise. Avec le sourire neutre qu’il avait pour tous, Bordelet demanda :

– Vous verrai-je au concert, cet après-midi ?

– Non... je ne sais pas. J’ignore les projets de Georges... Ainsi, Adolphe, vous ne voulez pas ?

– Quoi donc, ma chère Gilberte ?

– Revenir à Denise, loyalement.

– Revenir à Denise ? Non, je n’en ai pas l’idée. Je crois qu’elle songe au divorce. C’est son affaire, et je ne chercherai pas à l’en dissuader. Vous savez, je suis comme vous, je n’ai pas du tout de scrupules sur ce sujet-là.

Il disait cela bonnement, sans aucune intention ironique, ce dont il eût été incapable. Mais Gilberte en ressentit un froissement douloureux. Déjà, plus d’une fois, s’était présentée à elle cette pensée qu’elle représentait pour tous – famille, amis, étrangers – le mauvais exemple, d’autant

plus dangereux et insidieux que sa conduite était celle d'une femme vertueuse, correctement attachée à ses devoirs. Denise Bordelet – plus tard peut-être son fils, ses filles – et d'autres, des inconnus, qui auraient entendu parler d'elle, qui chercheraient une justification de leur faiblesse devant le « non licet » du Christ, diraient avec une apparente bonne foi : « Mais voyez donc M^{me} Feugères, qui fut élevée si chrétiennement. Elle n'a pas regardé à se dégager de ses premiers liens, à en contracter de nouveaux, que l'Église a refusé de bénir. Cette situation l'empêche-t-elle d'être une femme honnête, une épouse fidèle, une mère excellente ? »

Ah ! si ceux-là pouvaient voir de quel prix déjà, sur cette terre, elle payait cette insoumission aux lois divines ! Mais ils ne voyaient pas, ils ne jugeaient que sur les apparences, et celles-ci faisaient de Gilberte Feugères un parfait modèle de toutes les vertus féminines.

Un nouvel arrêt semblait se produire dans la marche de sa maladie. Sans parvenir à se faire d'illusions, elle pensait : « Voilà encore un

nouveau répit. Entrerai-je après cela dans la phase terrible ? celle qui me conduira tout droit à la mort ? » Et profitant de ces jours plus calmes, elle causait davantage avec Micheline, cherchait à mieux connaître cette âme enfantine encore, et qui, si vite, demain, serait celle d'une femme. Elle s'efforçait de la préparer à la vie – à la vie chrétienne. Elle ne craignait pas de lui parler de sacrifice, de soumission aux ordres divins, fût-ce en face des plus terribles renoncements. Il fallait que l'enfant se trouvât mieux armée que ne l'avait été sa mère, en cas d'épreuves semblables.

« Oh ! ma petite, ma petite, que tu ne connaisses jamais une souffrance telle que la mienne ! » songeait-elle parfois en considérant le beau visage tranquille de Micheline, ses yeux gris et câlins, sa bouche dont les coins se relevaient, comme celle d'un enfant prêt à pleurer, à la moindre émotion ou au plus léger reproche.

Feugères disait :

– Trop sensible, cette petite Line. Il faudrait surveiller cela, Gilberte. Qu'elle prenne modèle sur Lucette, qui a les nerfs si bien trempés.

Gilberte pensait : « Ah ! non, non, je ne donnerai pas sa sœur pour exemple ! Mais sa religion lui apprendra à diriger et à employer pour le bien cette susceptibilité d'âme et de cœur, ce besoin d'aimer qui pourraient, sans ce frein et ce but, la mener à sa perte. »

De François, M^{me} Feugères recevait des nouvelles chaque semaine. Il se trouvait aux Eyguies et, dans ses lettres, parlait longuement de la vieille maison, des souvenirs de l'aïeule, des paysages qu'il avait aimés, dès l'enfance.

« Je retrouve grand-mère partout, écrivait-il, le jardin, où commencent de s'effeuiller ses roses préférées, la ferme, où je l'accompagnais souvent ; cette avenue de hêtres centenaires qui faisait sa fierté, tout me parle d'elle, tout paraît l'attendre encore. Mais sa chambre, surtout... sa chère vieille chambre, où chaque chose est demeurée à sa place accoutumée, où, quand je suis là depuis un instant, il me semble qu'elle va entrer, de son pas tranquille, sa robe traînante frôlant le parquet. Je me figure qu'un peu de son

âme est demeurée là, entre ces murs qui virent s'écouler la plus grande partie de son existence. Je la cherche, cette âme, et parfois, je la sens. C'est une impression très douce, je vous assure. »

En lisant ces lettres de son fils, Gilberte revoyait en esprit la vieille maison au toit d'un chaud brun roux de vieilles tuiles, le jardin planté d'arbres fruitiers et fleuri de roses, de tournesols, de petits œillets panachés, de verveines et de lis. Une vigne énorme couvrait la façade donnant sur ce jardin. En septembre, les grappes pendaient lourdement entre les feuillages près de mourir. C'était l'époque où Gilberte et Maurice venaient aux Eyguies. M^{me} Herbaux garnissait de chrysanthèmes les deux pièces qui composaient leur appartement et apportait à sa belle-fille les dernières roses de la saison. Elle semblait heureuse de voir ses deux enfants heureux, avec, cependant, une ombre sur ses yeux bleus si doux. Gilberte se souvenait de l'avoir remarquée, cette ombre, plus d'une fois, dès son premier séjour aux Eyguies. Mais elle avait pensé : « La pauvre

femme est sans doute un peu jalouse de voir Maurice beaucoup plus à moi qu'à elle, maintenant. » Elle ne s'imaginait guère, à ce moment, que sa belle-mère la plaignait et voyait l'avenir.

Ce vieux jardin d'autrefois, qui lui rappelait le sien, à Rochegayde, que de serments tendres, que de paroles d'amour il avait entendus ! Personne comme Maurice, ne savait dire : « Je t'aime. ». Cela lui coûtait si peu ! Autant en emportait le vent. Mais Gilberte ne savait pas, alors... Elle trouvait une douceur toujours nouvelle à ces mots prononcés avec l'accent le plus sincère, à ces baisers que lui donnait la bouche menteuse, qui assurait : « Je n'aime que toi... je n'aimerai jamais que toi, Gilberte, mon amour ! »

Ils quittaient les Eyguies en plein automne, quand tous les hêtres se couvraient de leur somptueuse parure aux tons d'orange et de flamme, quand les sorbiers commençaient à perdre leurs petits fruits rouges, le long des prés. M^{me} Herbaux demeurait seule dans la maison grise qu'on préparait pour l'hiver. Toujours, elle

trouvait moyen de s'occuper utilement. Gilberte ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue inactive. Et c'était les mains pleines de bonnes œuvres accomplies dans la discrétion de l'humilité qu'elle avait paru devant son juge.

Dans ce cadre bien commun qui lui rappelait de trop émouvants souvenirs, Gilberte évoquait son fils, maintenant. La fine sensibilité de François, son goût de la tradition, son penchant pour les joies saines et tranquilles de la famille devaient s'y trouver à l'aise, y découvrir de précieuses jouissances. Elle se l'imaginait rêvant au passé, dans les grandes pièces aux lourds meubles de chêne ou d'acajou, aux rideaux de reps passé et de tapisserie fanée, ou bien longeant les petites allées du jardin, entre les poiriers en quenouille et s'asseyant sur le vieux banc verdi, tout au fond, sous les tilleuls. Un peu de vent agitait les feuillages, et des jeux d'ombre et de lumière dansaient sur les épaules, sur les cheveux blonds de François...

Peut-être, aussi, sur des épaules, sur des cheveux de femme. Sybil était-elle aux Eyguies ?

Gilberte l'ignorait. Mais si elle y était, bien certainement, elle s'asseyait près de François, sur le vieux banc, dans la solitude de ce jardin désuet – comme, avant eux, s'y étaient assis Gilberte et Maurice. Et ils échangeaient des paroles d'amour eux aussi. Sourd aux voix du passé, de l'aïeule, de sa conscience, piétinant à l'avance le cœur de sa mère, François s'engageait davantage, d'autant plus irrémédiablement que son âme réfléchie, peu sujette aux coups de tête, s'affermissait dans la ténacité, par quoi il ressemblait si peu à son père.

Un jour de la dernière semaine du séjour que les Feugères faisaient à Vichy, Gilberte reçut un mot de son fils. François annonçait qu'il viendrait passer près d'elle la journée du lendemain.

Il arriva dans la matinée. Très tendrement, il entourra sa mère de ses bras, s'informa de sa santé, après avoir baisé le front où s'entrecroisaient quelques rides légères.

– Vous êtes contente que je sois venu, maman ?

– Oh ! mon chéri, peux-tu en douter ?... Par quel train es-tu donc arrivé ? Il a fallu que tu

partes bien tôt des Eyguies, ce matin ?

– Mais non, car nous sommes venus en automobile.

Nous ? Qui ? L'autre famille ?... la fiancée, peut-être ?

Elle le considérait discrètement, tandis qu'assis près d'elle, s'abandonnant contre l'épaule maternelle, il s'informait de Micheline, en promenade avec son père, de Lucette qui écrivait si rarement, « parce que ça l'ennuyait ». Son teint n'était plus pâle comme au départ de Paris, son visage amaigri s'était rempli. Mais il semblait nerveux, et des ombres venaient sans cesse voiler la joie de ses yeux, tandis qu'il regardait sa mère.

Feugères arriva peu après. Les deux hommes se serrèrent la main sans aucune chaleur. Micheline sauta au cou de son frère. Plus aimante que Lucette, plus proche de François, par les qualités de l'âme, elle avait pour lui une affection très vive, qu'il lui rendait. En voyant les deux visages rapprochés, les regards qui se souriaient, Gilberte pensa : « S'il n'avait pas eu l'idée de ce

mariage, j'aurais pu lui confier Micheline, quand viendra pour moi l'heure de quitter ce monde. Lui comprendrait mes craintes, saurait me continuer près d'elle, au point de vue moral et religieux, car il est sérieux, et je suis certaine qu'il est demeuré croyant. Mais cette femme l'entraîne vers l'autre bord et, par la force même des choses, le séparera de ses sœurs. »

Dans l'après-midi, Gilberte alla s'asseoir au parc avec ses enfants. Puis, un peu plus tard, Feugères vint les rejoindre, et, tous ensemble se dirigèrent vers la Grande Grille.

C'était l'heure où se pressait l'affluence des baigneurs, venant avaler le verre d'eau du soir. Bordelet, au passage, serra la main de ses parents, en leur annonçant son départ pour le lendemain. Un jeune homme, condisciple de François à la Faculté, arrêta celui-ci, et tous deux s'entretinrent un instant au milieu de la foule. Micheline regardait curieusement, avec un rire moqueur dans les yeux, une grosse dame qui remorquait au bout d'une laisse trois petits chiens dodus, boules de graisse ambulantes. Gilberte, un peu à l'écart,

laissait errer son regard fatigué sur ces étrangers, cherchant un motif d'intérêt pour distraire un moment sa souffrance secrète.

Un tressaillement l'agita tout à coup. Raidie, un peu haletante, elle regardait de nouveaux venus qui arrivaient, visiblement en curieux : un homme, une jeune fille, une fillette. Lui un peu chauve, un peu épaissi, avec un visage fatigué, des poches blanchâtres sous les yeux... Elle ne l'avait pas revu depuis ce jour où, cinq ans auparavant, elle s'était inopinément trouvée en face de lui, dans une galerie d'exposition. Tels des étrangers, qui se sont rencontrés naguère chez quelque ami commun, ils s'étaient salués, et avaient passé. Mais Gilberte se souvenait du regard de surprise admirative dont il l'avait enveloppée, comme un hommage à cette beauté alors si bien conservée. Et lui, en ce temps-là, paraissait jeune encore, demeurait mince, alerte, en tout presque semblable au Maurice Herbaux fiancé à Gilberte Clergeux.

Tandis qu'aujourd'hui, elle voyait imprimés sur lui les premiers symptômes de la déchéance

physique. Cependant, il conservait toujours une certaine élégance d'allure, et quand il se détourna pour adresser quelques mots à la jeune fille qui marchait près de lui, Gilberte revit les yeux qu'elle avait tant aimés, les beaux yeux charmeurs où elle avait cru lire la plus loyale tendresse. Ils étaient toujours jeunes, eux, et ils suffisaient à faire revivre tout un passé d'amour chez la femme qui s'immobilisait dans une impassibilité fataliste, sachant qu'« il » allait passer près d'elle, et ne pouvant faire un pas pour le fuir.

Son regard glissa vers la jeune fille. C'était celle de la photographie : Sybil Welson. Souple et mince, elle passait entre les groupes avec une grâce tranquille. En elle, rien ne semblait apprêté pour attirer l'attention – et tout l'attirait : l'allure élégante, la délicatesse des traits, le demi-sourire fin et charmeur de la bouche un peu grande, mais d'un dessin très ferme, et dont les lèvres avaient la teinte vive du géranium. Cependant, tout cela n'était rien près du regard. Sybil le promenait en ce moment sur la foule, et dans l'ombre des cils, très longs, il s'animait d'une curiosité

nonchalante, d'une ironie subtile, de maintes pensées mystérieuses qui semblaient s'y mêler, et lui donnaient cette expression d'énigme qui frappait d'abord, dans la physionomie de Sybil.

Subitement, il s'éclaira, s'adoucit. Comme à ce moment, le groupe approchait de Gilberte, celle-ci entendit une voix un peu basse, chaudement timbrée, qui disait :

– Ah ! voilà François !

– François ? Où donc ?

À ce moment, un homme de haute taille qui se trouvait près de M^{me} Feugères s'écarta, et Maurice vit devant lui Gilberte.

Il eut un instinctif mouvement de recul, un regard de surprise gênée, et souleva son chapeau. Gilberte inclina la tête en détournant les yeux, et réussit enfin à faire un mouvement pour se diriger vers François. Celui-ci venait d'apercevoir son père. Immobile, il le regardait, et sa mère, et Sybil. Tous les trois – ce qu'il aimait le mieux au monde – rapprochés un instant. Son visage empourpré frémissait, ses yeux s'emplissaient

d'émotion douloureuse.

Feugères ayant demandé son verre à la buvette, se détournait en le portant à ses lèvres, au moment où Maurice Herboux saluait sa femme. Laissant son geste en suspens, il fit quelques pas vers Gilberte qui s'avavançait d'une allure un peu automatique.

– Vous auriez dû vous asseoir, ma chère amie. Pourquoi vous fatiguer à rester ainsi debout, sans utilité ?

Sa voix était impatiente, presque dure. Gilberte murmura :

– C'est vrai... Je n'y pensais pas...

François s'approchait. Il avait salué le groupe de loin, sans chercher à le rejoindre.

Micheline vint se suspendre à son bras.

– François, regarde cette dame et ces petits chiens. Sont-ils assez grotesques, qu'en dis-tu ?

– Oui, très drôles, en effet.

Il ne voyait pas ce qu'on lui désignait ainsi. Il ne regardait que sa mère, dont le beau visage

avait pris une teinte de pâleur blafarde, et, près d'elle, Feugères qui buvait son verre rapidement, contre sa coutume. Les épais sourcils bruns se rejoignaient, au-dessus du nez fort. L'avocat dit brièvement, en reposait son verre sur le marbre de la buvette :

– Allons, c'est fait. Rentrons maintenant. Vous vous êtes fatiguée en l'honneur de François, Gilberte, mais c'est fort peu raisonnable de votre part.

Elle dit machinalement :

– Le temps est si lourd...

– Appuyez-vous bien, maman.

Feugères eut vers son beau-fils un coup d'œil hostile, très rapide, mais que Gilberte surprit cependant. Son cœur se serra. Ces deux êtres se détestaient – à cause d'elle. Quelle pensée douloureuse, venant s'ajouter à tant de causes de tourments ! Et aussi quelle excuse pour François, quand, près d'épouser Sybil, il répondrait aux objurgations de sa mère : « Je n'ai pas ma place chez vous. M. Feugères n'a que secrète

malveillance pour moi, et je ne vois en lui que l'usurpateur légal, mais non accepté par moi, des droits de mon père. »

Cette rencontre avait introduit entre eux tous un malaise qui subsista pendant les heures que François passa encore près de sa mère. Le jeune homme essayait vainement de paraître gai, de se mettre à l'unisson de Micheline qui, absorbée dans la contemplation de la dame aux petits chiens, n'avait rien vu, rien compris, contre sa coutume, car elle avait le coup d'œil observateur et l'intuition vive, sous son apparence tranquille. Gilberte s'efforçait de dominer sa lassitude, cette dépression physique et morale qui suivait toutes les émotions. Elle voulait jouir de la présence de son fils, qu'elle ne verrait plus ensuite qu'en octobre, avant son départ pour la caserne. Son bras entourait le cou de François, assis sur un siège bas près de la chaise longue. À tout instant, le jeune homme levait sur elle ses yeux foncés, dont la tendresse profonde se mêlait de tristesse. Alors elle élevait sa main le long de la nuque et caressait les cheveux blonds, fins et cendrés. François souriait, baisait l'autre main en disant :

« Chère maman ! » Et il semblait vraiment faire passer en ces mots, en ce baiser, toute son affection filiale très fervente.

Feugères, qui avait été acheter les journaux, rentra pour l'heure du dîner. Celui-ci terminé, François dut aussitôt se retirer. Son père voulait rentrer ce soir aux Eyguies et lui avait fait promettre de se trouver à sept heures et demie devant l'International.

– Vous le voyez, chère maman, je n'ai que juste le temps de me sauver. Puis je voudrais bien que nous arrivions avant l'orage.

– Ne conduis pas trop vite, surtout ! dit Gilberte.

– Non, non, maman ! Vous savez d'ailleurs que j'ai du sang-froid... Alors, maintenant, au revoir à Paris ?

Il tendait à Feugères une main qui fut mollement serrée. Puis il embrassa Micheline, qui disait, les larmes aux yeux : « Ah ! que c'est ennuyeux de ne pas t'avoir toujours ! Je t'aime tant ! » Enfin il vint à Gilberte, qui l'entoura de

ses bras.

Elle chuchota à son oreille :

– Écris-moi plus souvent... Deux fois par semaine, au moins...

– Oui, maman... Au revoir, donnez-moi bien de vos nouvelles.

Après un long baiser, il sortit de la chambre. La mère le suivit sur le palier. Il commençait de descendre, quand il se détourna, la regarda, puis remontant en un bond souple, la saisit dans ses bras.

Elle murmura :

– François !... mon petit François !

Les lèvres du jeune homme s'appuyèrent sur la joue froide et tremblante, où glissait une larme. François dit tout bas, ardemment :

– C'est vous que j'aime le plus... mère chérie, c'est vous !

Ses bras s'écartèrent, et il s'élança vers l'escalier, qu'il descendit rapidement, sans plus se détourner, sans lever la tête vers la femme

penchée sur la rampe pour le suivre avec des yeux éclairés de tendresse et qui renfermaient, ce soir, presque de la joie.

VI

L'orage éclata une demi-heure après le départ de François. Il fut violent et Gilberte, oppressée par le bouleversement de l'atmosphère, songeait avec inquiétude à son fils.

– Je n'aime pas le savoir en route par ce temps ! disait-elle.

Le lendemain matin, la température demeurait lourde et déprimante. Elle fit néanmoins dans l'après-midi une courte promenade avec Micheline. Au retour, elles s'assirent un moment dans le parc. Tout en brodant un col pour Lucette, Gilberte pensait à son fils. Elle se redisait, une fois de plus, les paroles qui l'avaient tant émue, hier : « C'est vous que j'aime le plus... mère chérie, c'est vous ! » Il était sincère, elle n'en doutait pas. Car elle comprenait ce qu'elle avait voulu dire : « Je vous aime encore plus que je n'aime mon père. » Mais il n'était pas question

de son amour pour Sybil. Ceci rentrait dans un ordre de choses différent, devant lequel ne comptait plus guère l'affection filiale. Néanmoins, Gilberte éprouvait de cette affirmation une joie secrète. Pendant quelque temps, ces derniers mois, elle avait craint que Maurice n'eût réussi à détacher quelque peu d'elle François, à détourner à son profit le très profond attachement du jeune homme pour sa mère. Il n'en était rien. François restait à elle, d'abord. Et sans doute le serait-il resté toujours, s'il n'avait aimé cette Sybil...

Depuis qu'elle avait vu la jeune fille, hier, Gilberte se rendait mieux compte de son charme et de l'empire qu'elle pouvait prendre sur une nature fine, idéaliste, ennemie de toute vulgarité, comme celle de François. Elle gardait encore devant les yeux ce regard, ce demi-sourire, qui, presque seuls, l'avaient frappé dans la physionomie de Sybil. Les hommes – et surtout ceux dont l'âme est affinée, curieuse de mystère moral – aiment l'énigme sur un visage de femme. François était de ceux-là. Aussi Gilberte, après avoir vu Sybil, ne conservait-elle aucun espoir

que son fils se détachât d'elle.

Tandis qu'elle pensait cela, un ressentiment s'insinuait en elle, contre Herbaux. Il lui apparaissait évident que celui-ci avait favorisé cette inclination de son fils pour la nièce de sa seconde femme. Il savait ainsi fixer définitivement François de son côté, le séparer de sa mère, mieux que n'aurait pu le faire aucune autre manœuvre. Cependant, tout au fond d'elle-même Gilberte ne croyait qu'à demi à ce machiavélisme de Maurice. Parmi ses nombreux défauts, il ne comptait pas autrefois la rancune et le goût de la vengeance. Au cours du procès en divorce, dès qu'il eut compris l'inutilité de ses efforts pour changer la résolution de sa femme, il s'était employé à lui aplanir les difficultés, en homme qui reconnaît ses torts et ne conserve aucune amertume de son échec. Plus tard, elle ne s'était jamais aperçue que l'on cherchât à exciter François contre sa mère. En réalité, il paraissait beaucoup plus probable qu'Herbaux, avec son insouciance et son optimisme habituel, avait laissé se former, sans en mesurer les conséquences, cet attachement qui devait par

contre favoriser sa femme, François représentant pour Sybil, sans fortune, un parti magnifique.

D'avoir revu cet homme qui lui rappelait tant de joies et tant de souffrances, Gilberte éprouvait un malaise dont elle ne pouvait se délivrer. En son esprit s'insinuaient des réminiscences de ce passé qui tout à coup lui semblait redevenir plus proche, comme si c'était hier qu'elle avait quitté Maurice pour toujours. Sa voix, entendue aujourd'hui, après tant d'années, avait éveillé en elle des échos endormis. Ce timbre doux, voilé, un peu lent, s'associait à la caresse des yeux, au charme du sourire, achevait leur séduction, en quelque sorte. Et c'était par lui d'abord que Gilberte Clergeux avait été prise, un jour d'hiver, à Bordeaux, en écoutant une conférence du jeune romancier sur l'Auvergne, son pays natal.

Après une nuit fiévreuse, elle se réveilla très fatiguée. Néanmoins, comme c'était un dimanche, elle voulut accompagner Micheline à la messe de dix heures. Avidement, telle une affamée, elle recueillait ce qu'elle pouvait de la pratique religieuse qui lui était interdite. Elle

redisait les prières d'autrefois, répétait en son cœur les supplications des psaumes. Et quand Micheline s'approchait des sacrements, la femme qui s'était mise hors de l'Église éprouvait quelque chose de la terrible peine du dam : la privation de Dieu, que l'âme désire, et qu'elle ne peut atteindre.

En rentrant à l'hôtel, Gilberte se mit sur sa chaise longue, et réussit à s'assoupir au bout d'un moment. Un coup frappé à sa porte la réveilla. C'était la femme de chambre venant l'informer qu'une jeune dame la demandait.

– Qui est-ce, Mélanie ?

– Elle a dit qu'elle n'avait pas de carte, mais que j'annonce à Madame M^{lle} Welson.

Gilberte ne put contenir un sursaut de stupéfaction. Sybil !... Que signifiait cela ?

Déjà, le cœur trop impressionnable s'agitait. M^{me} Feugères ordonna :

– Faites entrer, Mélanie.

Un instant plus tard, l'élégante silhouette apparaissait au seuil de la chambre. En

s'obligeant au calme, Gilberte leva les yeux sur la jeune fille. Qu'avait-elle donc ? Son teint semblait pâli, un cerne bleuâtre soulignait l'éclat de ses yeux, qui n'étaient plus curieux, ni moqueurs, ni mystérieux, mais simplement des yeux de femme ayant beaucoup pleuré.

Gilberte, quittant sa chaise longue, fit quelques pas au-devant d'elle.

– Mademoiselle ?...

Sybil dit d'une voix légèrement rauque :

– C'est François qui m'envoie, madame.

– François ?... Comment ?... Pourquoi ?

– Il est malade, et voudrait vous voir.

Gilberte eut un cri d'angoisse :

– Il est malade ? Qu'est-ce qu'il a ?... C'est grave, puisqu'il me demande ?

– Oui... Il a pris froid avant-hier soir. Nous avons eu une panne ; il est parti pour chercher de l'aide. En route, il a été pris par la pluie torrentielle. Son mince veston d'été s'est trouvé presque aussitôt transpercé...

La voix s'étouffa un peu, et Sybil fit une pause de quelques secondes, avant de continuer :

– Hier matin, il avait la gorge très prise, la respiration un peu sifflante. Dans la soirée, son père fit appeler le médecin, en dépit de ses protestations. Celui-ci trouva l'état très sérieux, et prescrivit des remèdes énergiques. À deux heures du matin, il fallut aller le chercher de nouveau. Et il dit alors que... que c'était très grave.

La voix faiblit dans une sorte de sanglot.

Gilberte bégaya :

– Cela signifie... cela signifie... qu'il est perdu ?

Elle s'appuyait à une table qui se trouvait là, en attachant sur la jeune fille des yeux dilatés par l'angoisse atroce qui la saisissait, tout à coup, alors que rien ne la préparait à cette chose affreuse : François très malade, François mourant.

Sybil dit d'un ton bas et tremblant :

– On peut encore garder un peu d'espoir... Mais il veut vous voir. Il m'a dit : « Allez vous-

même, avec l'automobile, et ramenez-la vite, après l'avoir un peu préparée, ma pauvre maman. Une dépêche, cela lui ferait trop d'effet. »

Gilberte se redressa, les lèvres blanches, tout le corps frissonnant.

– Oui, je pars avec vous... Une minute, que je mette un chapeau et prévienne mon mari.

Elle prit au hasard un manteau long jeté sur un siège, et le passa sur sa robe d'intérieur. Puis, son chapeau à la main, elle entra dans la pièce voisine, où Feugères écrivait.

– Georges !...

À cet appel jeté par la voix méconnaissable, il se détourna vivement, puis se leva, en rencontrant le regard affolé.

– Qu'as-tu ? Qu'est-il arrivé ?

– François est très mal. Il me demande. Je pars avec M^{lle} Welson, qui vient me chercher en automobile. Tu feras attention à Micheline...

– Qu'est-ce que tu dis ?... Tu, pars ?... pour les Eyguies ?

– Oui, pour les Eyguies. Il est mourant. Je t’écirai pour...

– Voyons, Gilberte, tu ne songes pas ?... Tu ne peux aller là-bas... chez Herbaux...

Il pesait sur son épaule une main lourde, en attachant sur elle des yeux où se mêlaient la commisération et un très vif mécontentement.

Elle eut un geste violent, qui le repoussait.

– Qu’est-ce que cela me fait ? Ah ! Seigneur, que m’importe ! C’est François que je veux voir avant... avant...

Sa voix se brisa. Sur son visage blêmi, sur ses yeux, que les larmes aveuglaient, elle jeta ses mains tremblantes, en gémissant :

– Mon petit François ! Avant-hier, il était là, si plein de vie, si charmant... Et aujourd’hui... Arriverai-je à temps ? Je pars, Georges...

Elle se redressait, laissait retomber ses mains, faisait un pas vers la porte. De nouveau, la lourde main s’apesantit sur son épaule.

– Je te dis que c’est impossible ! Tu le comprendrais toi-même, si tu n’étais dans

l'affolement de ton chagrin. François est chez son père, chez l'homme avec lequel tu n'as plus voulu avoir rien de commun...

– Rien de commun ? J'ai tout de même François. Il est « notre » fils, et il a le droit de demander que son père et sa mère soient près de lui, quand il souffre, quand... Oh ! mon Dieu !... Laisse-moi, Georges ! Ne me retarde pas !

– Non, je ne veux pas que tu partes ! Je ne le veux pas, entends-tu ?

Elle le regarda avec une stupéfaction mêlée d'affolement. Ce dur visage, ces yeux qui ordonnaient, sans pitié, jamais elle n'avait vu cela.

– Voyons, Georges, tu ne prétends pas m'empêcher d'aller voir mon fils mourant ?

– Tu pourrais le voir n'importe où, et je t'y conduirais moi-même, mais là où il est, non, jamais !

Elle eut un sursaut d'indignation qui fit monter une ardente rougeur à son teint décomposé.

– C'est odieux, ce que tu fais là ! Que crains-

tu donc ? Toute la difficulté de la situation sera pour moi. Mais que cela m'importe peu ! Considère-t-on autre chose que l'être cher, et sa propre douleur, dans ces moments-là ? Tu ne m'empêcheras pas de partir, Georges. J'ai toujours été pour toi une femme soumise, quand tu me demandais ce qui est raisonnable ; mais ici, tu abuses de ton autorité, et je refuse de t'écouter.

– Même si je parle au nom de ta santé ?

Elle faisait un pas vers la porte. Feugères, qui avait laissé retomber sa main, la regardait avec une certaine inquiétude, car le beau visage s'altérait tout à coup de manière effrayante.

Gilberte dit d'une voix entrecoupée, avec un geste d'indifférence :

– Ah ! ma santé, ma santé !

Elle entra dans sa chambre, où Sybil attendait, debout, le regard lointain.

– Me voici, mademoiselle. Partons...

Tout en parlant, elle mettait son chapeau sur sa tête, essayait d'y faire entrer les épingles.

Celles-ci, soudainement, glissèrent de ses mains. Les jambes fléchirent, le buste souple se renversa. Feugères, qui avait suivi sa femme, la reçut dans ses bras, tandis que Sybil jetait une exclamation d'effroi en se précipitant pour l'aider.

VII

Les huit jours qui suivirent, Gilberte ne souffrit plus. Elle se trouvait entre la vie et la mort, dans un état de faiblesse qui abolissait presque toutes les sensations physiques, et, plus complètement encore, les facultés intellectuelles et les mouvements de l'âme. Ses yeux semblaient ne plus voir ceux qui l'entouraient et Micheline disait en sanglotant tout bas :

– Maman est déjà presque morte.

Gilberte reprit conscience de la vie un matin, très fugitivement encore, elle remarqua un rayon de soleil qui jouait sur son lit. Puis, dans l'après-midi, tandis que son mari se trouvait seul près d'elle, la pensée de François lui revint, avec le souvenir de la scène qui avait précédé sa défaillance. François, mourant... Depuis, qu'était-il arrivé ?

Feugères, voyant remuer ses lèvres, et

remarquant dans son regard une expression interrogative, se pencha vers elle.

– Que veux-tu, ma chérie ?

Elle dit avec effort :

– François ?...

– Nous en parlerons plus tard, mon amie. Il faut te soigner, pour le moment, vivre sans émotion...

– Mort ?

– Gilberte !...

Elle ferma les yeux. En apparence, elle restait calme. Son visage n'avait même pas eu un frémissement. Arrivé à ce point de faiblesse, son être physique n'était plus capable de révéler la souffrance de l'âme, si poignante que fût celle-ci.

Feugères lui prit la main, la baisa, en disant avec une voix adoucie :

– Tu seras raisonnable, n'est-ce pas ? À cause de nous, qui t'aimons...

Elle ne bougea pas. Éveillée à une demie conscience, elle ne pensait qu'à François. Elle le

voyait, tel qu'il était l'autre jour, près d'elle, tandis qu'elle caressait les cheveux blonds. Puis aussi quand il était revenu l'embrasser sur le palier. Ce dernier baiser, comme il l'avait fait tendre ! Oui, le dernier. Jamais plus...

Le cœur de la mère se tordait de douleur.

Était-il donc possible de souffrir ainsi sans en mourir ? François, son préféré, son fils unique – le fils de Maurice...

Maurice ? Comme il avait dû souffrir, lui aussi ! Il aimait certainement cet enfant qui lui ressemblait, son aîné, et peut-être, comme Gilberte, l'aimait-il un peu plus que les autres ? Il avait été si heureux de sa naissance, et si tendrement fier ! Avec une amusante gaucherie, il prenait le poupon entre ses mains et le faisait sauter, doucement. Il était bon père. Peut-être, si elle n'avait cédé à son orgueil, aurait-elle pu le ramener à la notion du devoir, plus tard, par le moyen de cet enfant.

Elle pensait maintenant à Maurice avec indulgence. Durant les jours qui suivirent, tandis qu'elle restait immobile, si faible encore qu'elle

ne pouvait se soulever seule sur ses oreillers, elle se surprit à comparer Herbaux à Feugères. Celui-ci, le jour de l'affreuse nouvelle, avait laissé paraître le fond de sa rancœur : la jalousie tenace contre le premier mari, l'indifférence pour tout ce qui n'était pas lui, sa famille, la dureté à l'égard de François. Gilberte savait qu'elle ne pourrait oublier cette scène, et ce qu'elle lui avait révélé des sentiments de son mari, mieux que ne l'avaient pu faire seize ans de vie commune. Sans qu'il s'en doutât, Feugères aurait ainsi mis en valeur Maurice Herbaux. Car Gilberte connaissait assez celui-ci pour demeurer persuadée qu'en une circonstance semblable, il aurait eu une conduite fort différente.

– Quand pensez-vous que je puisse être transportée ?

– Oh ! oh ! pas encore ! Il faut gagner un peu de forces, avant d'entreprendre ce voyage...

– Je ne songe pas à Paris, en vous demandant cela. En Corrèze, à Rochedayde, j'ai une vieille maison où je voudrais me retirer pour mourir...

– Eh ! Madame, qui vous parle de mourir !

Feugères s'écria :

– Gilberte, voyons !

Sans paraître s'apercevoir de ces interruptions, elle continua d'un ton paisible :

– J'y suis née, j'y ai vécu enfant, je voudrais y retourner. Ce n'est pas très loin. En voiture d'ambulance, on pourrait m'y transporter.

Son mari et le médecin essayèrent vainement de la raisonner à ce sujet. Elle maintenait son désir avec ténacité. Finalement, le docteur, tandis que Feugères le reconduisait hors de la chambre, lui déclara :

– Elle paraît tellement y tenir qu'il vaut mieux ne pas la contrarier. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait plus de danger...

Il hocha la tête, et serra fortement la main de Feugères, dont le froid visage avait tressailli.

Si son mari n'ignorait plus qu'elle était condamnée à plus ou moins bref délai, Gilberte le savait aussi, depuis des mois, sans que personne le lui eût appris. Et elle se doutait que maintenant, après ce coup terrible, l'échéance

était plus proche, plus inéluctable que jamais. Voilà pourquoi elle voulait revoir sa vieille maison, chercher entre ses murs le souffle des âmes de sa famille retournées à Dieu, dans l'espoir qu'elles la soutiendraient au cours de cette lente agonie que ne viendraient pas aider les prières et les sacrements de l'Église.

Précisément, dès que Feugères eût annoncé à sa femme qu'ils partiraient la semaine suivante pour Rochegayde, une amélioration sensible se produisit dans l'état de la malade. Elle put se lever un peu, faire quelques pas à travers sa chambre, Feugères l'entourait de sollicitude. Il découvrait chez Gilberte une froideur inaccoutumée, une sorte d'éloignement, et, en devinant la cause, s'efforçait de se faire pardonner.

Un soir, comme il l'embrassait avant de se retirer dans sa chambre, elle lui dit :

– J'ai écrit à M^{lle} Welson de venir me voir. Ne sois pas étonné...

Il s'exclama :

– M^{lle} Welson !

– Oui. Je veux lui demander des détails sur la mort de François.

– Mais c’est absolument déraisonnable ! Tu vas encore raviver toutes ces émotions, rendre inutile tout ce que nous avons fait jusqu’ici...

Elle dit avec une froide douceur :

– Tu ne peux pas me comprendre. Ce sera au contraire une consolation pour moi.

Il grommela :

– Quelle folie ! Ce sont bien des idées de femme.

– Oui, peut-être... Il y a cependant des hommes qui en ont de semblables.

Il leva les épaules, en murmurant :

– Enfin, je ne veux pas te contrarier pour cela !

VIII

Sybil arriva le lendemain, vers la fin de l'après-midi. Au seuil de la chambre, elle apparut, vêtue de linon blanc discrètement orné de dentelle. Un grand chapeau noir étendait une ombre sur son visage, où les yeux avaient retrouvé leur expression de mystère. Mais ses lèvres ne souriaient plus. Elle serra en silence la main que lui tendait Gilberte et s'assit près de la chaise longue.

M^{me} Feugères dit avec effort :

– Vous êtes très bonne, mademoiselle, de vous déranger pour répondre à mon désir... Je voudrais savoir comment...

Les mots s'étouffèrent dans sa gorge.

Un frémissement courut sur le visage de Sybil, un voile s'étendit sur ses yeux.

– Vous avez très bien fait, madame, d'autant

plus que lui aussi désirait que je vous revoie.

Elle laissèrent passer un temps de silence, en se regardant. Gilberte serrait l'une contre l'autre ses mains amaigries, où saillaient les veines. Elle balbutia enfin :

– Dites-moi... tout. A-t-il beaucoup souffert ?

D'une voix lente, étouffée, Sybil parla de la maladie, de la mort de François. D'abord, il avait eu un moment de révolte et de désespoir, en comprenant qu'il fallait quitter la vie. Puis, très vite, il s'était résigné, et avait demandé un prêtre.

– ... Il a montré un courage admirable. Il nous consolait, son père et moi. Il me disait : « Sybil, puisque ma pauvre maman ne peut venir, je vous charge de lui porter mon adieu, de lui dire que je l'ai bien aimée. » Puis il ajoutait, un peu après : « Comme elle va souffrir ! »

Gilberte étouffait ses sanglots. Sybil, très pâle, continuait de la même voix lente :

– Vous lui étiez bien chère. Je crois que jamais tout mon amour, si ardent cependant, n'aurait pu lui faire oublier sa mère. J'ai compris quelle lutte

il soutenait, en son cœur, à cause de moi. C'est aux Eyguies que j'en ai eu surtout la révélation, parce que là, nous nous voyions sans cesse, et nous nous sommes mieux connus. Il me parlait de vous bien rarement, cependant. Mais je savais, je devinais... Quand on aime, on sent toutes ces nuances ; on trouve une signification très nette à un mot, une ombre sur le regard, un silence même, qui n'eussent pas frappé autrement. Et je l'aimais, François ! Je l'aimais tant !

La voix faiblit, s'étrangla un peu. Gilberte, abandonnant sur ses genoux ses mains glacées, regardait la jeune fille avec des yeux troublés par la douleur. Elle murmura :

– Lui aussi vous aimait – jusqu'à vous sacrifier sa mère.

– Je le sais. Mais de ce sacrifice, il aurait toujours souffert. Oh ! je m'en suis bien rendue compte, ce dernier mois ! Sa nature fine, sensible et si profondément sérieuse, n'aurait pu rompre avec ce passé d'affection et de confiance, que vous lui aviez fait. De même, il restait attaché à tout ce qui est tradition. Moi, qui suis

individualiste par le fait de mon éducation, je discutais parfois avec lui sur ce sujet. Cette dissonance de nos idées lui était pénible, je le sentais. Et aussi, il y avait la question religieuse. Pour moi, elle n'existe pas. François était demeuré croyant, et je remarquais même chez lui une susceptibilité particulière au sujet de cette religion dont il négligeait la pratique, cependant. Un jour que nous assistions en curieux à un pèlerinage des environs, je me permis quelques plaisanteries sur les dogmes catholiques. Il me dit, avec un regard dont je ne puis oublier le reproche : « Vous me contrariez beaucoup, Sybil. Ce que vous raillez là, c'est ce que j'ai cru – et ce que je crois encore, peut-être. En tout cas, ce fut la foi de mes pères. Je vous demanderai de la respecter. » Là encore, il aurait souffert par moi – sans que j'y mette d'intention, pourtant ! Mais nous ne nous comprenions pas sur plusieurs points. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre... Et cependant, comme nous nous aimions !

Elle pencha son buste souple, et mit ses mains sur son visage. Gilberte vit ses épaules frissonner. Alors elle se pencha, et de ses doigts tremblants

écarta les mains souples et moites.

– Ma pauvre enfant !

Sybil dit dans un sanglot :

– Vous êtes bonne. Vous comprenez... Mon François chéri ! Il était si délicat, si différent d'autres jeunes hommes que j'ai connus ! Si différent de son père aussi, tout en lui ressemblant tellement de visage ! Pauvre ami !... Les deux derniers noms prononcés par lui ont été le vôtre et le mien, suivis de ce mot : « Venez. » Je ne sais ce qu'il a voulu dire par là...

– « Venez me rejoindre un jour, là où je serai. »

– Ah !

Sybil abaissa un instant ses cils clairs, puis secoua doucement la tête, en silence.

Gilberte pensa dans un élan de douleur : « Moi non plus, si Dieu ne me fait pas miséricorde... »

Les sons d'un orchestre entraient dans la chambre, par la fenêtre ouverte. Une nappe de lumière chaude s'étendait jusqu'aux deux femmes, éclairait la robe noire de Gilberte, la

robe blanche de Sybil. Un de ses rayons caressait l'épiderme fin, un peu doré, du visage charmant qu'avait aimé François, la bouche si rouge qui tremblait d'émotion, les cils blonds dont se voilaient les yeux pleins de larmes. De nouveau, sur la prière de la mère, Sybil parlait de François, de ce mois passé avec lui aux Eyguies, et pendant lequel une partie de cette âme, qu'elle ignorait encore, avait été révélée à la fiancée qui croyait faire, à elle seule, le bonheur du bien-aimé.

– Il m'a dit, avant de mourir : « Mieux vaut que je parte maintenant. J'aurais dû faire souffrir vous ou ma mère, et c'était trop affreux. Dieu fait bien toutes choses, voyez-vous, Sybil. »

Gilberte gémit, le front entre ses mains :

– Et croit-il donc que nous ne souffrons pas quand même ? Mon petit François ! Vous dites bien, Sybil : il était si tendre, si véritablement bon ! Je me sentais comprise par lui comme jamais je ne l'ai été par personne.

Elle l'appelait Sybil, involontairement. Parce qu'elle pleurait François avec elle, parce qu'elle avait vu ses derniers moments et recueilli son

dernier regard, cette jeune fille n'était plus l'ennemie ; elle lui devenait presque chère. En la voyant, en l'écoulant, elle comprenait mieux l'amour de François. La séduction de Sybil n'empruntait rien à la coquetterie. Elle était faite d'élégance naturelle, de grâce tranquille, surtout du charme de ce regard, presque constamment voilé de subtil mystère, mais qui, parfois, laissait voir l'âme, la pensée de Sybil. Ainsi en était-il maintenant. La jeune fille apparaissait à Gilberte simple et franche, discrètement passionnée, sachant apprécier la beauté morale et ayant surtout aimé, en François, la délicatesse du cœur, les qualités charmantes de l'âme qu'elle n'était pas accoutumée de trouver autour d'elle.

La voix de Feugères, qui appelait par la fenêtre sa fille occupée à lire dans le jardin de l'hôtel, parvint jusqu'aux deux femmes. Gilberte tressaillit, soupira, et dit tristement :

– Je crains que mon petit François n'ait beaucoup souffert de l'antagonisme qui existait entre mon mari et lui.

Sybil secoua la tête.

– Oui. Et aussi, et surtout, de votre situation, de celle de son père. Il me l’a dit un jour : « Je ne puis me faire à cela. C’est atroce ! Je les aime tous deux, je leur appartiens, et il me faut les voir complètement étrangers l’un à l’autre, vivant leur existence nouvelle, chacun de son côté, tandis que moi, pauvre écartelé, je demeure entre eux, tantôt croyant aimer l’un plus que l’autre, tantôt les réunissant dans mon cœur, où, du moins, aucune loi ne pourra les séparer. »

Des larmes glissaient sur les joues blêmies de Gilberte. Quelles conséquences avaient découlé de sa faute ! Tant de souffrances, chez François, chez elle, chez la mère de Maurice, pour quelques années d’un si petit bonheur, de satisfactions qui lui apparaissaient aujourd’hui infimes, maintenant que le temps les avait périmées, et que la mort prochaine lui faisait juger ces années passées pour ce qu’elles étaient : un instant très court dans l’éternité !

Elle dit à mi-voix, en joignant les mains :

– Ah ! si on savait ! si on savait !... Mais on n’écoute que l’orgueil et la révolte. Et voilà où ils

nous conduisent !

Sybil se leva lentement. Sa taille souple se pencha vers Gilberte, qui protestait :

– Vous partez ? Oh ! restez encore un moment. !

– Je ne le puis. L'automobile m'attend. Mais j'ai quelque chose à vous remettre de la part de François. Il m'a dit : « Je ne puis embrasser ma pauvre maman avant de mourir. Mais je vais vous donner un baiser pour elle, Sybil, et vous le lui transmettez. »

Gilberte approcha son front, et des lèvres chaudes s'y posèrent, longuement.

M^{me} Feugères murmura dans un sanglot :

– Merci, mon enfant !

Ses mains saisirent celles de Sybil, les étreignirent fébrilement. Une dernière fois, elles se regardèrent, avec une sympathie ardente, en pensant à François. Puis Sybil sortit, et la mère se retrouva seule, frissonnante de sa douleur ravivée.

Deuxième partie

I

Le soleil couchant éclairait encore les toits de Rochegayde et la tour de Saint-Denis, quand Gilberte entra dans sa vieille maison, vers la fin d'un après-midi de septembre. Thérèse, la gardienne du logis, lui avait préparé une chambre au rez-de-chaussée, selon les indications de Feugères. La grande pièce au midi ouvrait sur le jardin ses deux portes-fenêtres garnies de mousseline blanche à pois. Gilberte, en y entrant, se souvint que sa grand-mère Clergeux, paralysée, y avait passé les derniers mois de sa vie, et qu'elle était morte dans ce grand lit d'acajou orné de cuivres, dont on avait relevé complètement aujourd'hui les lourds rideaux de reps grenat qui l'enveloppaient autrefois, suivant l'usage ancien.

Le voyage avait fatigué la malade. Cependant, elle se sentit mieux le lendemain. Elle éprouvait

un soulagement d'avoir quitté cet hôtel, de se trouver enfin chez elle, entièrement chez elle. Une affection singulière lui venait pour son vieux logis, si longtemps relégué dans un souvenir lointain. Elle en aimait tout : les meubles lourds et solides, les tentures fanées, les portraits, pour la plupart assez médiocres, des Clergeux du temps passé, le jardin surtout, qui lui envoyait tout le jour les premiers parfums d'automne. Elle écoutait avec recueillement les bruits familiers : lourd tintement des cloches de Saint-Denis, choc des seaux que tirait la servante, au puits de la maison Courtils, bruissement du vent dans les peupliers de l'enclos voisin. Tout, ici, lui était, sinon une joie – car il n'en existait plus pour elle – du moins un apaisement, et elle pensait : « Il me sera moins dur de mourir dans cette maison. »

Son mari et sa fille l'avaient accompagnée. Tous deux faisaient de longues promenades, car Gilberte refusait qu'ils demeurent près d'elle. Depuis la mort de François, elle désirait la solitude, et toute conversation la fatiguait. Dans la grande chambre où Micheline apportait les dernières roses du jardin, elle s'absorbait en ses

pensées douloureuses, les yeux clos, les mains jointes sur le chapelet de sa grand-mère, retrouvé dans la vieille commode d'acajou. Quand Micheline, en rentrant, entrouvrait la porte, elle croyait sa mère endormie et se retirait sans bruit. Gilberte songeait : « Ma pauvre petite ! il faut qu'elle s'habitue à vivre sans moi. Bientôt... »

Cependant, la phase d'accalmie se prolongeait. Un jour, Gilberte put revoir son vieux jardin. Le long des allées étroites bordées d'un buis mal taillé, elle marcha à pas lents, avec Micheline qui se serrait tendrement contre elle. Quelques feuilles mortes, déjà, commençaient de se détacher. Les roses finissaient. Dans les plates-bandes s'épanouissaient de petits chrysanthèmes jaunes et blancs ; des dahlias penchaient leurs fleurs d'un rouge qui semblait discrètement assombri par le voisinage du corymbe écarlate de quelques sauges demeurées encore fleuries. Une charmille s'enfonçait dans la profondeur du jardin. Une courte allée de tilleuls offrait l'ombre douce de ses feuillages, à peine frôlés aujourd'hui d'une brise légère. En la suivant, Gilberte et sa fille arrivèrent à la terrasse où elles s'assirent sur

le banc vermoulu accoté au tronc du tilleul centenaire.

Les nuages légers qui couvraient le ciel laissaient passer de tièdes rayons de soleil. Les jardins en terrasses, les châtaigneraies encore vertes couchées sur la pente des collines apparaissaient enveloppés de cette lumière discrète, et les vieux murs, le donjon noirci, à demi écroulé, la tour de Saint-Denis se détachaient dans la clarté fine de cet après-midi qui déjà n'était plus l'été, et n'avait pas encore la somptueuse mélancolie du plein automne.

Gilberte regardait le paysage familier. Elle le revoyait après bien des années, et rien ne lui semblait changé. Dans la petite ville ensommeillée, demi-morte, on ne bâtissait pas. Les jardins demeuraient tels qu'autrefois, et tout au plus abattait-on un arbre de temps à autre, quand son ombre devenait trop envahissante. L'herbe poussait entre les mauvais petits pavés des rues étroites, les mousses et les lichens piquetaient la pierre grise des maisons anciennes. Beaucoup de ces logis, sur lesquels, par delà les

enclos, se posait le regard de Gilberte, étaient désertés maintenant. Mais il en était peu qui eussent cessé d'appartenir à l'une des vieilles familles du pays. La vente en eût été difficile, car personne ne venait s'établir à Rochegayde. Puis beaucoup, comme Gilberte, tenaient à conserver ce témoin du passé, certains par attachement à des souvenirs d'enfance, d'autres par besoin instinctif de se sentir rattachés à une tradition, au milieu du bouleversement des idées et des mœurs.

Gilberte obéissait à ces deux raisons, en gardant son vieux logis. Plus encore, elle l'aimait pour lui-même, pour son charme suranné, un peu sévère, pour les jours heureux qu'elle y avait connus. Et il lui avait paru que la mort serait moins pénible, ici, que dans le banal appartement, dans l'atmosphère indifférente de Paris.

Micheline, penchée sur son épaule, demanda :

– Raconte-moi à quoi tu t'occupais, dans cette maison, dans ce jardin, quand tu étais petite fille, maman ?

Gilberte, de cette voix lente et un peu basse

qu'elle avait depuis la mort de François, rappela ses souvenirs. Elle montra la petite fille brune et riieuse qui jouait dans le jardin avec ses amies, Louise et Blanche Courtils, qui allait avec elles en classe dans une maison étroite et haute, toute noire, sise en une venelle sombre, derrière Saint-Denis. Là demeuraient deux sœurs, M^{lles} Véronique et Bastienne Lécuyer. Toutes deux grandes, maigres, l'une boiteuse, l'autre contrefaite, et laides à miracle, elles tenaient une petite pension où fréquentaient les enfants des bonnes familles de Rochegayde. Avec un retour fugitif de sa verve d'autrefois, Gilberte décrivait à sa fille leur habillement du temps jadis : jupe de droguet à plis raides, petite pèlerine plate de même étoffe, tablier de laine noire, et, sur les cheveux gris coiffés en bandeaux bien plats, une austère coiffure de tulle noir ornée d'un étroit ruban de faille, noir également, sauf les jours de fête, où ces demoiselles s'en permettaient un du violet vif des robes d'évêque. Sous leurs airs un peu raides, elles étaient de bonnes personnes, qui aimaient beaucoup leurs petites élèves. Mais elles cachaient avec peine leur préférence pour

Gilberte Clergeux.

Micheline déclara, en embrassant sa mère :

– Cela ne m'étonne pas ! Tu devais être une si gentille petite fille !

Les jours de congé, M^{me} Clergeux et M^{me} Courtils emmenaient les enfants vers la campagne. Gilberte aimait surtout les bois de châtaigniers, où la lumière se glisse en longues coulées et répand dans les sous-bois une lueur blonde qui fait l'ombre plus douce, comme lumineuse elle-même. Aux jours d'automne, quand le fruit tombe et qu'éclate sur le sol sa coque épineuse, la petite Gilberte demandait toujours qu'on dirigeât la promenade de ce côté. Henri Courtils, le frère de Louise et de Blanche, ramassait pour elle toutes les châtaignes qu'il trouvait, et les rapportait dans son mouchoir. En un coin du jardin, il creusait un trou et les faisait cuire. Généralement, elles étaient racornies, détestables. Mais les enfants les mangeaient de bon cœur.

– Nous n'étions pas difficiles, et un rien nous amusait. Aujourd'hui, beaucoup d'enfants ne

savent plus être heureux à si peu de frais.

Comme elle restait silencieuse, les yeux songeurs, Micheline demanda :

– Et après ? Un peu plus tard ?

– Plus tard ? Eh bien, j’ai fait ma première communion à Saint-Denis...

Elle ne s’étendit pas sur ce point-là. En continuant de raconter à Micheline quelques épisodes de son enfance à Rochemay, elle tenait les yeux fixés sur la tour de Saint-Denis, dont la lumière dorait si délicatement aujourd’hui la vieille pierre grise ciselée par un imagier du quinzième siècle qui, tout en multipliant les ornements un peu plus que ne l’eût demandé la sobriété chère à la première époque ogivale, avait réussi à ne pas tomber dans le mauvais goût et la surcharge, comme d’autres artistes de ce temps, et léguait à la petite cité un ornement que bien d’autres pouvaient lui envier. Gilberte la regardait donc, sa vieille tour, et l’admirait une fois de plus, dressée dans la lumière, sur le ciel nuageux, avec ses clochetons, ses balustrades découpées comme une broderie somptueuse, ses

fenêtres décorées de nervures travaillées comme un filigrane. Elle renfermait les vieilles cloches qui avaient sonné tant de baptêmes, de fêtes nuptiales, d'offices mortuaires, tant d'offices liturgiques aussi, depuis des siècles. Comme elles s'ébranlaient joyeusement, le jour de la Fête-Dieu où la petite Gilberte, tout enveloppée de voiles blancs, s'en allait vers l'église, l'âme recueillie, si heureuse... si heureuse !

Dans le jardin voisin, qui envoyait vers celui de Gilberte, par-dessus le mur croulant, l'avalanche de ses lierres et de ses vignes-vierges, une voix de femme appela :

– Henri, viens, je te prie !

Henri... Henri Courtils, l'ami d'enfance, le petit garçon serviable et bon, le jeune homme intelligent, un peu froid d'aspect, un peu concentré, qui avait demandé la main de Gilberte. presque en même temps qu'Herbaux. Elle avait choisi l'étranger, celui dont elle ne connaissait ni la nature, ni l'existence antérieure. Henri s'était retiré. Elle n'avait plus eu l'occasion de le revoir.

Par ses cousins Verdeuil, elle savait qu'il

exerçait la médecine à Bordeaux, où il s'était marié, et qu'il continuait d'avoir la réputation excellente, au double point de vue intellectuel et moral, qui déjà lui était acquise en sa jeunesse.

Ainsi, il avait tenu à bien peu de chose que Gilberte devînt l'heureuse femme d'un homme sérieux, intelligent, de foi religieuse très active, et qui l'aimait depuis l'enfance. Sans Herbaux, elle aurait répondu oui à sa demande, avec joie. Mais l'enchanteur était venu, et il l'avait prise, hélas !

Elle songea : « Que pense-t-il de moi maintenant ? Comment me juge-t-il, lui qui est un catholique si fervent ? » Elle se souvenait des adjurations que la vieille M^{me} Courtils, la mère d'Henri, lui avait adressées, lors de son court passage ici, alors qu'elle se trouvait déjà en instance de divorce : « Gilberte, Gilberte, vous n'avez pas le droit !... Vous vous engagez dans une voie terrible ! Ma pauvre chère petite, réfléchissez encore ! Revenez en arrière ! » Mais elle n'entendait rien, alors. Elle allait à son but, sourde, aveugle, n'écoutant que son orgueil, que sa colère douloureuse contre le coupable.

Micheline, appuyant sa joue contre son épaule, demanda calmement :

– À quoi penses-tu, maman ? Tu n'es pas plus fatiguée ?

– Non, pas plus, chérie. Mais nous allons rentrer. Il faut que je prenne ce médicament nouveau recommandé par le docteur.

Elles revinrent par les petites allées dont le sol dur se couvrait par endroits, d'une mousse pâle. Un peu d'air s'élevait, coulait entre les tilleuls, couchait légèrement les chrysanthèmes et les sauges, tandis que sous son frôlement les dahlias inclinaient leur tête alourdie. Thérèse, la servante, allait le long des plates-bandes, cueillant sur les quenouilles les poires qu'elle mettait à mesure dans son tablier relevé. Au passage, elle dit à Gilberte :

– Je pourrai en envoyer plusieurs paniers à Madame, cet hiver.

Cet hiver ! Où serait-elle ? Ce répit durerait-il quelques semaines, quelques mois, ou bien ?...

II

Un autre jour, elle se rendit avec Micheline au cimetière, qui s'étendait derrière l'abside de Saint-Denis. En longeant le mur dégradé, couvert de lichens, elles arrivèrent à une vieille chapelle romane qui se dressait entre deux cyprès, contemporains des jours héroïques de Rochegayde. Non loin se trouvait la sépulture des Clergeux. La mère de Gilberte y avait été transportée. Et presque tous les ascendants étaient là, dans la crypte où l'on descendait après avoir prié au-dessus, dans l'étroite chapelle assombrie par des vitraux anciens.

Gilberte s'agenouilla sur un des prie-Dieu disposés devant le petit autel garni de fleurs, surmonté d'un crucifix de bronze. Elle mit son front entre ses mains, et ce ne fut pas à ceux qui dormaient là qu'elle pensa d'abord, mais à François.

Son corps reposait dans le petit cimetière du village proche des Eyguies, où se trouvait la sépulture des Herbaux. Maurice, n'ayant eu que bien peu à lui son fils vivant, le conservait mort. Et Gilberte n'osait le lui disputer. Mais une fois de plus, elle éprouvait les durs effets de la rupture sans remède qu'elle avait consommée volontairement, autrefois, et par quoi François, dans la vie et dans la mort, semblait n'être que le bien d'un seul d'entre eux, tantôt le père, tantôt la mère, selon le caprice des événements.

Des larmes glissaient le long des joues creusées, entre les doigts rapprochés. Gilberte avait la douleur silencieuse, et son mari, à qui elle ne parlait jamais de François, pouvait croire de bonne foi qu'elle était calme et résignée. Il ignorait les heures de souffrances pendant lesquelles la mère s'absorbait dans le souvenir de son fils, pour elle toujours vivant, et plus cher qu'il ne l'avait jamais été.

En écartant un peu ses doigts, elle dit à Micheline, agenouillée près d'elle :

– Récite le *de profundis*, ma chérie.

Elle faisait passer par les lèvres pures de sa fille toutes les prières qu'elle adressait à Dieu, pour l'âme de François. Elle envoyait la fillette assister aux messes qu'elle faisait dire pour lui. Mais elle-même n'osait se rendre à aucun office religieux, ici. Car il en était tout autrement qu'à Paris, où elle se trouvait confondue dans la foule, personnalité anonyme que l'on coudoyait indifféremment. Elle était connue à Rochedaude, où demeuraient des familles autrefois en relations plus ou moins intimes avec la sienne ; personne, dans la petite ville, n'ignorait sa situation. Elle ne pouvait donc, sans provoquer une sorte de scandale, se mêler aux fidèles dans la vieille nef de Saint-Denis. Et, de ce fait, toute l'affreuse misère de cette situation sans issue s'imposait plus vivement à son âme tourmentée, qui cherchait en vain un peu de paix.

Elle reçut un matin une lettre de Sybil. Prévoyant qu'elle ne retournerait jamais à son appartement de Paris, M^{me} Feugères avait fait venir la table-bureau de son fils pour en retirer tout ce qui appartenait à François, car elle ne voulait pas que des mains indifférentes ou

hostiles y touchassent après sa mort. Les lettres et la photographie de Sybil, mises sous enveloppe, furent renvoyées à la jeune fille. Celle-ci écrivait pour remercier Gilberte. Et elle ajoutait :

« Je vis toujours avec sa pensée. Il me semble que jamais personne ne pourra le remplacer dans mon cœur. Il fut mon premier amour, et sa mort a ébranlé quelque chose en moi, de telle sorte que ma pensée vacille, ne sait plus où se fixer, comme si l'âme de François cherchait à l'attirer. L'émouvante simplicité de cette mort m'a frappée. Comment, si jeune, ayant devant lui tant de promesses de bonheur, a-t-il pu se résigner ainsi, après le premier moment de désespoir ? Quelque chose le soutenait – un espoir, une force, une lumière ? Nous avons devant les yeux un autre François, dont les vues n'étaient plus les nôtres, qui vivait déjà d'une vie différente, d'une vie mystérieuse, avant que la mort le saisît.

« Voilà ce que j'ai ressenti, madame. Voilà, de même, ce qui a si vivement ému l'âme légère de son père. Pardonnez-moi cette allusion à celui qui

n'est plus rien pour vous. Notre François, lui, ne vous séparait pas en son cœur, et il vous a aimés tous deux jusqu'au dernier moment. »

Le feuillet trembla dans la main amaigrie, les paupières s'abaissèrent sur les yeux pleins de larmes. Gilberte murmura : « François... Maurice. » Le fils et le père... Son fils et son mari. « Celui qui n'est plus rien pour vous », disait Sybil. Mais Gilberte savait trop, elle, par ses remords, par la condamnation de l'Église, par le témoignage de sa conscience, que Maurice Herbaux, « seul », était pour elle l'époux légitime, et que jamais, à aucun moment de sa vie – mais moins encore maintenant – elle n'avait pu sincèrement considérer le père de François comme un étranger.

III

Octobre avait toujours été un mois particulièrement beau à Rohegayde. Sur le ciel d'un bleu pâli, souvent traversé de nuages légers, les fauves couleurs de l'automne se détachaient dans la lumière adoucie, en teintes vives ou mourantes selon l'heure du jour. De tièdes après-midis succédaient à des matinées fraîches, et le soir, quand le crépuscule finissait, la brise, passant sur les châtaigneraies jaunissantes, glissant dans l'ombre des sous-bois, où se cachent les champignons et les fougères, et le long des étroites vallées que descend la torrentueuse Dordogne, frôlant les hauts pacages où paissent les petites vaches de Salers, apportait jusqu'à la ville silencieuse d'innombrables senteurs mêlées, qui se répandaient dans les rues étroites, dans les jardins déserts sur lesquels tombait la nuit, dans les salons où commençaient de se réunir la famille, à l'approche du repas de

six heures dont la coutume s'était conservée à Rohegayde.

Sur les instances de Gilberte, qui déclarait se sentir un peu mieux portante, Feugères et Micheline entreprenaient des excursions à travers cette Corrèze charmante et pittoresque qu'ils ne connaissaient pas tous deux. Gilberte restait seule dans son logis paisible, avec sa femme de chambre et Thérèse, la vieille servante. Elle aimait cette solitude, et le silence des grandes pièces vides où elle allait errer, cherchant des souvenirs, vivant avec les morts, qu'elle enviait, car presque tous, parmi ces Clergeux solidement chrétiens, avaient eu la fin édifiante et consolée qui ferait défaut à leur descendante.

Souvent, Gilberte s'asseyait dans le grand fauteuil de tapisserie, jadis celui de sa grand-mère, M^{me} Joseph Clergeux. Se dévouer et donner l'exemple de toutes les simples vertus de chaque jour, telle avait été la marque de sa vie. En appuyant sa tête contre la tapisserie fanée, Gilberte pensait avec une amertume qui, involontairement, allait vers sa trop faible mère :

« Si moi aussi, j'avais été élevée comme elle le fut certainement ! Si j'avais été sa fille ! »

Dans une chambre du premier étage, sur le jardin, était mort François Clergeux, le père de Gilberte. Elle se souvenait de l'avoir vu sur ce lit, sans vie, si jeune encore. Il était mort pieusement, comme tous ceux qui le précédaient. M^{me} Courtils avait dit un jour, beaucoup plus tard, à Gilberte jeune fille : « Votre père réalisait le type de l'homme de bien. » Mais Gilberte se rappelait surtout comme il était sévère, sans dureté d'ailleurs, pour toutes ses petites fautes d'enfant qu'essayait de cacher la mère. Aujourd'hui, elle comprenait lequel d'entre eux l'aimait le mieux, lequel aurait su lui préparer du bonheur véritable.

Vers la fin d'un après-midi, à l'heure du crépuscule, Gilberte sortit de sa maison et s'engagea dans la rue des Chanoines, qui tournait entre d'anciens logis, avant d'atteindre l'église.

Elle allait lentement, car la marche augmentait son continuel étouffement. Mais elle voulait revoir l'intérieur de Saint-Denis, au moins une fois avant de mourir. Et elle voulait le revoir

seule, pour mieux s'absorber dans ses souvenirs.

Elle entra par la petite porte de côté, qui s'ouvrait sous un porche ogival dont les détails sobres et délicats commençaient de se noyer dans l'ombre crépusculaire.

Dès le seuil, les réminiscences saisissaient Gilberte. C'était par cette porte que passaient toujours M^{me} Clergeux et sa petite fille, quand elles venaient aux offices de Saint-Denis. Elles descendaient un peu la nef latérale, et entraient dans leur banc, le quatrième du côté de l'Épître...

Gilberte se dirigeait de ce côté. La nuit, déjà, s'étendait dans les nefs désertes, enveloppait les colonnes qui s'enlevaient d'un jet hardi, vers les arcades ogivales au-dessus desquelles s'allongeait la rangée de fenêtres aux fines broderies de pierre. Les profondes chapelles, derrière leurs grilles de bois sculpté, s'enfonçaient dans une obscurité presque complète. Mais Gilberte connaissait trop bien sa vieille église pour ne pas aussitôt voir surgir à ses yeux tous les détails que lui cachait la nuit commençante.

Voici, à droite, la chapelle de la Vierge, où sa mère la menait souvent prier. Un magnifique vitrail du quinzième siècle, au-dessus de l'autel, représentait la Présentation, l'Annonciation, la Visitation. Gilberte, toute petite, en avait admiré bien souvent les nuances ardentes, qui flamboyaient dès que le soleil touchait la verrière. Dans les vases de cuivre posés au bas de l'autel, sur la marche recouverte d'un tapis bleu passé, elle disposait les fleurs du jardin que les Clergeux, par privilège datant d'une époque immémoriale, offraient pour la décoration de cet autel dédié à la Mère du Christ.

En face, dans l'autre collatéral, s'ouvrait la chapelle de Saint-André. Gilberte y venait s'accuser de ses fautes à l'abbé Bourailles, le curé de Saint-Denis. En face du confessionnal, un grand tableau un peu noirci, encadré d'or fané, montrait le saint prêt à subir son terrible martyre. Le regard intéressé de la petite fille, distraite au cours d'une longue attente, guettait les étincelles qu'allumait aux vieux flambeaux de cuivre, à la lampe eucharistique, aux ors du tabernacle, le moindre rayon de soleil traversant le vitrail ;

s'amusait à voir trembler sur les dalles, sur l'autel, sur les boiseries, les clartés de pourpre, d'azur et de sinople que déplaçait le mouvement incessant des feuilles du marronnier planté à quelques mètres de cette fenêtre, sur une petite place où s'élevait le presbytère. Une veille de Noël, Gilberte avait beaucoup pleuré dans cette chapelle, parce qu'elle s'imaginait avoir commis une faute très grave. Mais elle en était sortie purifiée, heureuse, laissant derrière elle toute son angoisse, comme depuis des siècles d'autres l'ont fait, âmes innombrables qui viennent crier leur misère et s'en retournent pardonnées.

Agenouillée sur le velours usé du vieux banc de famille, la tête entre ses mains, Gilberte revivait son enfance pieuse. Dans la chapelle de Saint-Denis, la plus ancienne, si curieuse avec ses hautes boiseries travaillées par un patient artiste anonyme du moyen âge, les petites filles se réunissaient pour le catéchisme que leur faisait l'abbé Bourailles. Gilberte Clergeux était reconnue comme l'une des plus zélées, des plus attentives. Le prêtre la donnait en exemple. Et elle avait fait une très bonne première

communion.

Les doigts frémissants quittèrent le visage qui brûlait. Gilberte, maintenant, regardait le grand autel, le chœur, la table de communion, dont la ferronnerie se distinguait encore dans la demi-obscurité. Là, un jour, tandis que le prêtre officiant élevait jusqu'à ses lèvres le calice orné de gemmes précieuses qui ne quittait la sacristie qu'aux matins de fêtes, une petite fille toute vêtue de blanc, que d'autres semblables suivaient, s'agenouillait en tremblant pour recevoir son Dieu. Oui, une petite fille très fervente, qui disait à son Seigneur : « Je vous aime, mon Dieu, et je voudrais mourir pour vous, comme les martyrs ! »

Dix ans plus tard, Celui qui avait entendu ce désir la mettait en face non de la mort, mais du martyre demandé. Il s'agissait de sacrifier les révoltes de l'orgueil, de réprimer les défaillances de la nature, de porter la croix des quotidiennes souffrances et de la désillusion sans retour, en n'attendant plus autre chose sur la terre que la satisfaction du devoir accompli, de la loi divine

obéie au prix d'un martyr non sanglant. Gilberte avait dit : « Non, je ne veux pas !... Je ne veux plus souffrir ! » Le pieux désir de son enfance était si loin d'elle, alors ! Elle ignorait – ou plutôt refusait d'admettre – que fuir la souffrance conduit à de pires martyres.

Mais elle le savait aujourd'hui. Elle connaissait les tourments du remords, et cette soif de Dieu qui brûle l'âme coupable, quand la foi endormie se réveille. Plus terrible que tout, la pensée qu'elle ne pouvait échapper aux conséquences de sa faute la poursuivait jour et nuit, depuis des mois. C'était elle encore qui la faisait frissonner, tandis qu'en se redressant, elle regardait l'autel, le tabernacle, le chœur enveloppés d'ombre, puis la nef centrale, et surtout cet endroit où l'on posait les tréteaux destinés à soutenir le cercueil. Point n'en serait besoin pour Gilberte Clergeux. Son corps ne passerait pas le porche de Saint-Denis, il ne recevrait pas les bénédictions de l'Église, et ne serait pas conduit par les prêtres au cimetière. La première de tous ceux de sa race, Gilberte morte serait portée tout droit de sa demeure à la

sépulture des Clergeux.

Elle s'affaissa de nouveau sur l'accoudoir usé du vieux banc. Tout bas, elle gémit :

– Mon Dieu ! Mon Dieu !

IV

Une demie sonna à l'horloge de l'église. Gilberte se souvint tout à coup de son mari, de sa fille, qui ne tarderaient pas à rentrer. Ils s'informeront d'où elle venait, car ils lui avaient recommandé de ne pas sortir seule. Et elle aimait mieux ne rien dire de cette visite à Saint-Denis.

Elle se souleva avec effort et se mit debout. Son pas chancelait, tandis qu'elle avançait de quelques pas dans l'allée centrale. L'ombre devenait plus épaisse sous les hautes voûtes ogivales. Mais une clarté vague, dernier reflet du jour qui finissait, flottait encore dans le chœur, autour de l'autel. Le regard de Gilberte s'attardait au tabernacle, dont les ors s'éteignaient dans l'ombre. En son cœur, elle cria :

– Seigneur ! Seigneur ! Délivrez mon âme de cette angoisse ! Ayez pitié de la malheureuse que je suis !

Elle commença de gagner la porte. Mais comme elle y atteignait, il lui vint l'idée de faire le tour de l'église, pour la dernière fois. Car elle sentait bien qu'elle n'y reviendrait plus. À pas très lents, elle s'engagea dans l'allée qui contournait le chœur, en passant devant une petite chapelle très ancienne élevée au fond de l'abside.

Là aussi, à droite, se trouvait l'entrée de la sacristie. Un des battants de la porte sculptée était ouvert, laissant apparaître un reflet de lumière. Au passage, Gilberte jeta un coup d'œil machinal vers la grande salle qu'elle connaissait bien. Devant une table, un prêtre, assis, parcourait des papiers. Un cierge planté dans un chandelier argenté éclairait son visage ridé, son crâne dégarni, ses épaules maigres et courbées. Sans un instant d'hésitation, après tant d'années passées sans le revoir, Gilberte se dit : « C'est l'abbé Bourdailles. »

Avant d'avoir réfléchi, dans une impulsion qu'elle ne chercha pas d'ailleurs à maîtriser, elle s'avança, alla vers le prêtre qui sursautait un peu, en entendant le glissement de son pas sur le

parquet très ciré, et dit d'une voix étouffée :

– Monsieur le curé...

Il se leva, très visiblement surpris.

– Vous désirez, madame ?

– Vous ne me reconnaissez pas ?

Pendant quelques secondes, il regarda attentivement le visage qui restait beau encore, en dépit de l'altération produite par la maladie, le chagrin, les angoisses de chaque jour, et ces yeux douloureux qui dénonçaient trop bien l'âme tourmentée, à son regard accoutumé à sonder toutes les pires misères spirituelles. Puis il secoua la tête, en répondant :

– Non, pas du tout, madame. Si vous vouliez me dire votre nom ?...

– Je m'appelais autrefois Gilberte Clergeux.

Il eut une exclamation :

– Gilberte Clergeux ! Ah !... Gilberte !... Vous qui...

– Oui, moi qui ai divorcé, qui me suis remariée... Gilberte Feugères maintenant, devant

la loi. Mais toujours Gilberte Herbaux devant Dieu... devant vous aussi, n'est-ce pas ?

Elle parlait d'un ton sourd, les yeux levés sur le prêtre, plus grand qu'elle, bien que la vieillesse eût courbé ses épaules. Dans le visage creusé par les années et les soucis du ministère sacerdotal, elle retrouvait les traits caractéristiques qui l'avaient frappée, tout enfant qu'elle fût : le long nez, le menton carré qui donnait à la physionomie une expression d'énergie un peu volontaire, et ces yeux si noirs, qui pouvaient enfermer tant de sévérité, mais tant de bonté aussi. En ce moment, ils s'emplissaient de commisération douloureuse. Et ce fut un mot de pitié qui s'échappa d'abord des lèvres du prêtre :

– Ma pauvre enfant !

Elle murmura, en tordant entre ses doigts la chaînette du petit sac qu'elle tenait à la main :

– Oui, vous pouvez me plaindre ! Si vous saviez ce que je souffre ! Je crois, je voudrais me rapprocher de Dieu... et cela ne m'est pas permis ! Cependant, je vais bientôt mourir. Ce sera ce soir, demain, dans quinze jours...

qu'importe ! À quelque moment que ce soit, je m'en irai sans sacrements, je serai portée en terre sans les prières de l'Église. Et mon âme, où sera-t-elle ? Dites, où sera-t-elle ?

Le prêtre tressaillit, à l'interrogation pleine d'angoisse jetée par la voix basse et tremblante. Se rapprochant de Gilberte, il lui prit la main.

– Vous regrettez votre faute, mon enfant ?

– Ah ! oui, oui ! Depuis des mois ! Et la plus dure pénitence ne pourrait être comparable à ce que j'endure !

– Eh bien, pourquoi ne demandez-vous pas à votre mari de se séparer de vous ? Une fois rompu le lien qui vous unit légalement à lui, vous rentreriez de droit dans tous vos privilèges de chrétienne...

– Croyez-vous donc que je n'y aie pas songé ? Mais je sais trop bien que Feugères ne voudrait jamais... jamais ! Son orgueil se refuserait à cette concession, et ce qu'il croit être sa supériorité d'intelligence n'admettrait pas que je cède à ce qu'il qualifierait de ridicule faiblesse. Si jamais

homme est incapable de comprendre une souffrance de ce genre, c'est bien lui, qui se trouve si à l'aise dans son incroyance !

– N'importe, votre devoir est d'essayer, mon enfant. Faites appel à ce qu'il y a de bon en lui, à son affection pour vous...

Gilberte secoua la tête.

– C'est au nom même de cette affection qu'il refusera. Je le connais si bien ! Il m'a beaucoup aimée, il ne m'a jamais rendue malheureuse, et maintenant encore, il fait ce qu'il peut pour ma santé. Mais il y a des choses qu'il ne faut pas lui demander. Surtout, il ne faut toucher à aucun de ses droits. Cependant, pour n'avoir rien à me reprocher de ce côté, je lui parlerai ce soir de séparation.

– Oui, faites-le, mon enfant. On ne sait jamais ! En vous voyant si désespérée, il peut avoir compassion.

– Oui, désespérée, vous dites bien ! Quelle situation affreuse ! Je suis murée, murée vivante ! Plus de consolations religieuses pour moi ! Plus

d'absolution de mes fautes, à moi qui vais mourir ! Ah ! c'est trop terrible !

Elle se reculait un peu, machinalement, et s'appuyait à la boiserie sculptée dont étaient couverts les murs de la grande salle.

Le prêtre dit nettement :

– S'il vous refuse cette séparation, il faut partir, vous, il faut le quitter.

– Oui, je sais... J'ai consulté, déjà. Mais je n'ai pas eu le courage... Puis il voudrait garder ma fille...

Elle disait « ma fille ». Déjà Lucette était sous l'influence paternelle, et elle ne pouvait plus rien pour son âme.

Le pâle visage de Gilberte se détachait sur le fond sombre de la boiserie, dans l'incertaine clarté que projetait jusque-là, en vacillant, la jaune lumière du cierge. Dans ses yeux douloureux, le prêtre discernait toute la torture de son âme. Il se pencha, en posant sa main sur l'épaule frissonnante, et dit avec une voix assourdie par l'émotion :

– Ah ! ma pauvre fille... ma pauvre fille, comment vous êtes-vous mise dans une situation semblable ? Vous, Gilberte Clergeux, la fille d'un si parfait chrétien !... vous, si pieuse autrefois...

Elle balbutia dans un rauque sanglot :

– Oui, comment...

Un long silence tomba entre eux. Puis Gilberte murmura, en frissonnant plus fort :

– Il faudra quand même que je la quitte bientôt, ma petite Micheline. Je suis condamnée.

– Dieu ne l'abandonnera pas, Gilberte. Je la connais. C'est une enfant sincère et bonne, d'âme délicate. Vous avez pour elle accompli tout votre devoir en l'élevant dans les meilleurs principes chrétiens. Celui qui pèse tout nos mérites vous en tiendra compte, ne craignez rien. De même, vous lui prouvez votre bonne volonté par cette démarche que vous allez tenter près de M. Feugères. Faites m'en savoir le résultat. Vous pourrez, sans doute, m'envoyer un mot par votre vieille Thérèse ?

– Oh ! très facilement !

– Eh bien, c’est entendu. Et dès demain matin, je dirai ma messe pour vous, pauvre chère fille.

Elle murmura :

– Merci, merci !

D’un pas chancelant, elle se dirigea vers la porte. Comme elle y atteignait, elle se détourna vers le prêtre qui la suivait.

– Et si... si je devenais plus malade, tout d’un coup... viendriez-vous ?...

– Oui, si vous êtes prête à affirmer devant témoins, autant du moins que vous en aurez la possibilité physique, votre repentir et votre désir de renoncer à cette union illégitime.

– Je suis prête... je le veux... Oh ! oui, oui, je ne peux plus traîner ce poids, ce remords !

– Eh bien, mon enfant, si, ce qu’à Dieu ne plaise, votre état empirait subitement, j’accourrais, dès que vous me demanderiez.

Il la regarda s’éloigner, ombre lente dans l’obscurité de la nef latérale. Avec une immense pitié, il songeait : « Pauvre créature !... Pauvre Gilberte ! Et combien de drames semblables,

dans le monde ! Drames secrets, drames de la conscience, plus atroces que les autres, souvent. Situations presque sans issue, à moins d'un courage héroïque, d'une foi brûlante, bien rares chez ces âmes affaiblies par l'habitude du péché. Ah ! qui m'aurait dit, autrefois, que ma fervente petite Gilberte en arriverait là !... Qui m'aurait dit ! »

V

Feugères et sa fille n'étaient pas encore là, quand Gilberte, à bout de forces, arriva au logis. Elle se glissa jusqu'à sa chambre et s'étendit sur sa chaise longue. La femme de chambre entra presque aussitôt, apportant une lampe et le courrier du soir.

Gilberte reconnut, sur une enveloppe, la haute écriture de Denise. Elle la décacheta, et lut lentement. La fatigue obscurcissait sa vue. Cependant, elle comprit, dès les premières lignes, que sa cousine lui annonçait sa décision de demander le divorce.

Gilberte gémit tout bas :

– Oh ! elle aussi !... elle aussi ! La pauvre ! Un bruit de pas, des voix, lui apprit le retour des promeneurs. Ils entrèrent, s'informèrent de sa santé. Micheline s'asseyait tout contre elle, sur un petit tabouret, en appuyant sa joue fraîche sur les

genoux maternels... Feugères, en racontant leur excursion, caressait les souples cheveux bruns, la nuque penchée de Gilberte. D'un mouvement léger, elle essaya de s'écarter. Il la regarda avec surprise.

– Qu'as-tu ?

Elle murmura :

– Rien... Je suis un peu nerveuse...

Ses yeux se détournèrent. Elle pensait à l'explication qu'elle aurait avec lui, ce soir, oui, ce soir même ! Elle ne pouvait plus attendre. La faiblesse augmentait, et il fallait qu'elle fût en règle avec Dieu, le plus tôt possible.

Feugères, avisant le feuillet déplié sur la table, près de Gilberte, demanda :

– Tu as eu une lettre ?... De qui ?

– De Denise.

– Que dit-elle ?

– Je n'ai pas achevé... Elle parle toujours de sa mésintelligence avec Adolphe... Tu peux lire.

Il prit la lettre et la parcourut. Puis il la reposa

sur la table.

– Elle se décide au divorce, d’après cela ?

– Oui... hélas ! De nouveau, il attacha sur Gilberte un regard surpris.

– Comment, hélas ? C’est ce qu’elle a de mieux à faire.

Ne voulant pas entamer une discussion de ce genre devant Micheline, Gilberte se contenta de répliquer :

– Elle aurait pu patienter encore.

– Bah ! cela n’aurait pas servi à grand-chose ! Bordelet, qui est un entêté, ne reviendra pas à elle de sitôt. D’ailleurs, elle peut trouver beaucoup mieux que ce poseur imbécile.

– Elle l’aimait tel qu’il est. Elle l’a choisi en pleine liberté.

– Oui, et ce n’est pas à l’honneur de son intelligence ! Enfin, le monde est peuplé d’aveugles et de fous ! Sur ce, chère amie, je vais changer de vêtements et m’occuper à écrire quelques lettres. Et toi, Micheline, va te déshabiller, pour travailler un peu avant le dîner.

Il regardait sa fille avec complaisance. Depuis quelque temps, il témoignait plus d'affection à la fillette, aimante et volontiers câline, qui avait été pendant toutes ces vacances sa petite compagne fidèle. Gilberte le constatait avec un mélange de satisfaction et d'inquiétude en se demandant : « Lequel subira définitivement l'influence de l'autre ? Sera-ce ma petite Micheline qui changera l'âme de son père ?... Ou bien lui qui s'emparera de la sienne, pour y détruire la foi, pour l'éloigner de Dieu ? »

Quand Feugères et sa fille eurent quitté la chambre, Gilberte reprit la lettre de sa cousine et acheva de la lire. Puis elle attira à elle un buvard, un encrier. Elle voulait immédiatement écrire à Denise, l'adjurer, une dernière fois, de réfléchir, de s'arrêter au bord du terrible abîme d'où l'on ne sortait qu'au prix du plus douloureux martyre, quand la miséricorde divine en laissait le temps à l'âme coupable.

Elle commença d'écrire. Mais sa main tremblait, sa vue demeurait voilée. Elle dut s'arrêter sur cette phrase inachevée :

« Ah ! Denise, écoute une femme qui se repent, une femme qui va mourir, et qui voit toutes les fautes de sa vie dans une pleine lumière... »

Elle enferma le feuillet dans le buvard, en songeant : « J'écrirai demain. Cet entretien avec l'abbé Bourdailles, la perspective de celui que je vais avoir avec Georges, tout cela me bouleverse horriblement. »

Le lent tic-tac de la pendule Empire à colonnes de marbre noir rompait seul le silence. Sur la table, près de Gilberte, des chrysanthèmes roses et blancs s'effeuillaient. La grosse lampe de porcelaine de Chine aux pieds de bronze ciselé répandait sa lumière sur la femme étendue, immobile, vêtue de lainage blanc, sur le visage très altéré, ce soir, sur les mains qui se croisaient, dans un geste de prière.

Et Gilberte priait, en effet. Elle demandait à Dieu qu'il défendît l'âme de Micheline, qu'il sauvât celle de Georges, de Lucette, de Denise. Elle demandait la force pour parler à Feugères, ce soir, pour rester ferme devant la colère qu'elle

prévoyait.

Puis sa pensée revint à François. Et, insensiblement, elle glissa vers Maurice.

Depuis la mort de son fils, le souvenir de son premier mari lui revenait souvent, comme une hantise. Maintenant, elle ne cherchait plus à l'éloigner. Non que rien de l'ancien amour se réveillât chez elle. Mais elle se plaisait aux réminiscences de cet amour, le seul légitime, en s'efforçant d'oublier les souffrances qui avaient suivi. Elle essayait de vivre dans cet heureux passé, pour oublier le présent – et l'avenir.

Ce soir, d'autres pensées s'insinuaient en elle. En revenant en arrière, vers les jours de bonheur, voici qu'elle cherchait tous ses torts, et s'en découvrait auxquels, jusqu'alors, elle n'avait pas songé.

Oui, vraiment, elle avait trop aimé qu'on l'admirât, et qu'on le lui dît, en termes discrets. Certes, jamais l'idée d'une faute n'avait effleuré son esprit. Cependant, elle s'était montrée coquette. Une fois, surtout... À cause d'elle – cela, elle le savait – un homme avait été prêt à

déserté son devoir, et il avait commis le péché en son cœur.

Ses mains tremblantes se portèrent à son visage, où montait une rougeur brûlante. Elle croyait n'avoir rien à se reprocher, parce qu'elle-même n'avait pas eu un moment la pensée de déchoir. Et voici qu'à cette lumière nouvelle dont elle parlait tout à l'heure à Denise, elle voyait s'appesantir sur son âme des responsabilités terrifiantes, elle comprenait que nous ne portons pas seulement le poids de nos fautes, mais encore celui des fautes d'autrui dont nous sommes la cause, ou que, pouvant les empêcher, nous avons laissé commettre.

Alors elle vit se dérouler devant elle toute sa vie. Avec une implacable netteté, elle connut ses négligences, ses faiblesses, ses lâchetés de conscience, ce qu'elle avait fait et ce qu'elle aurait dû faire.

Pour Maurice, elle n'avait pas été la compagne sérieuse et ferme, fortement chrétienne, qu'il eût fallu à cette faiblesse. Elle ne cherchait que l'amour. Et quand l'amour l'avait trahie, elle

n'avait plus rien trouvé à quoi elle pût se retenir.

À son fils, à ses filles, à tous, elle avait donné le mauvais exemple d'une vie en révolte contre la loi divine.

Le Christ a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né. »

Sur l'âme déchirée de remords, la parole terrible était tombée un jour, du haut de la chaire de Saint-Sulpice, et jamais Gilberte ne l'avait oubliée.

Mais elle se souvenait aussi des pardons divins qui accueillent le repentir. Maintenant qu'elle était prête à tous les sacrifices pour revenir à son Dieu, la grande terreur qui la torturait, les mois précédents, commençait de céder la place à une aube de paix.

Dans le silence, un son de bronze vibra tout à coup. L'Angélus tintait au clocher de Saint-Denis, Gilberte reconnut la voix de « la Belle d'Argent », plus fêlée que l'autre.

Ah ! ces chers Angélus de Rochemayde !

Comment avait-elle pu les oublier ? Comment leur souvenir ne l'avait-il pas gardée, à l'heure où, « comme un lion rugissant », l'inferral tentateur cherchait son âme pour la dévorer ?

Elle prêta plus attentivement l'oreille. Maintenant, « la Bienvenue » faisait entendre sa voix profonde, sa belle voix sonore de vieux bronze. Elle frappait un glas. Au bas de la rue des Chanoines, un vieillard était mort, hier matin, subitement. Thérèse l'avait appris à sa maîtresse, en ajoutant :

– C'était un ami du père de Madame.

La sonnerie funèbre se répandait dans le silence du soir. Les deux cloches, les vieilles sœurs fidèles, s'unissaient pour annoncer à Rochegayde les obsèques prochaines de ce mort, chrétien fervent, endormi dans le Seigneur.

– Maman, dors-tu ?

Au murmure de cette voix, Gilberte tressaillit et souleva ses paupières.

– C'est toi, ma Line ? Tu viens travailler près de moi ?

– Oui, si tu veux bien, maman.

– Certainement. Installe-toi là, ma chérie.

La fillette disposa sur la table ses cahiers et ses livres, et approcha une chaise. Comme elle allait s’asseoir, sa mère dit à mi-voix :

– Viens près de moi, Line.

Ses bras s’étendirent, et entourèrent le corps souple qui se blottissait contre sa poitrine.

– Il faut que je te parle sérieusement, ma petite Line...

Elle s’interrompit, les lèvres tremblantes, puis ajouta :

– Je suis très malade, tu le sais. Je puis te quitter bientôt...

L’enfant eut un tressaillement, et l’angoisse apparut dans ses beaux yeux, levés sur Gilberte.

– Maman !... maman, ne dis pas cela !

– Si, ma chérie, je dois le dire, parce que j’ai des recommandations à te faire. À ton sujet, à celui de ton père, de ta sœur.

Micheline appuyait son visage sur l’épaule de

sa mère, et celle-ci sentait le long frisson de douleur qui parcourait le jeune corps ployé.

Avec un violent effort de courage, Gilberte reprit :

– Tu sais que ton pauvre père est un incroyant. Il faudra toujours beaucoup prier pour lui, ma petite fille. Il faudra offrir les épreuves de ta vie pour son âme, et aussi pour celle de ta sœur, qui m’inquiète aussi. Quant à toi... Micheline, lorsque je ne serai plus là, on tentera peut-être de t’enlever ta foi. En tout cas, tu ne verras autour de toi que l’indifférence religieuse. Mais tu resteras fervente, comme maintenant, n’est-ce pas, ma Micheline ? Si tu savais comme on souffre, quand on s’éloigne de Dieu !

Elle se tut un moment. Les yeux de Micheline, douloureusement attentifs, ne quittaient pas les siens. D’une voix plus basse, Gilberte reprit :

– Je le sais, moi. C’est pourquoi je voudrais t’épargner ces tortures. Reste fidèle à ton devoir, ma fille, quoi qu’il t’en coûte ? Sacrifie l’orgueil, sacrifie l’amour, si celui-ci va à l’encontre d’une loi divine, car l’orgueil, l’amour coupable, et

toutes nos passions, ne nous paraissent plus que lamentables misères, à l'heure de la mort, et nous préparent les plus affreux regrets.

Encore un long silence. Micheline, se soulevant un peu, appuyait ses lèvres fraîches sur la joue brûlante de sa mère. Gilberte la serra plus fort contre elle, et dit, plus bas encore :

– Quand je t'aurai quittée, tu prieras pour moi très souvent. Et tu te souviendras toujours de ce que je vais te dire : je mourrai dans le repentir de la faute que j'ai commise en épousant ton père, contre les lois de l'Église. Si jamais tu te trouvais dans une alternative semblable, Micheline, ne m'imites pas ! Pense à moi, à ce que je t'ai laissé voir de mon martyre secret, et à ce repentir dont je te parle.

La forte voix de Feugères, adressant une recommandation à la femme de chambre, se fit entendre dans la pièce voisine. Gilberte écarta d'elle Micheline, en murmurant :

– Voilà ton père. Va travailler, Line. Ceci restera entre nous.

Micheline se glissa vers la table et s'assit, en appuyant ses coudes sur un cahier ouvert. Les cheveux bruns et soyeux, les beaux cheveux semblables à ceux de Gilberte, tombaient sur les bras nus, cachaient à demi le visage coloré par l'émotion, et les yeux qui songeaient, pleins de souffrance et de détresse, sous leurs paupières blanches un peu baissées.

Feugères, en passant, caressa la joue de sa fille. Micheline ne bougea pas. Mais un peu plus tard, Gilberte surprit son regard, anxieux et pensif, qui allait de son père à sa mère et s'arrêtait plus longuement sur celle-ci, en s'éclairant de tendresse ardente.

Avait-elle compris toute la pensée qui inspirait les recommandations et l'aveu qu'elle venait d'entendre ? Peut-être pas complètement encore. Mais plus tard, elle se souviendrait, et donnerait toute leur portée au repentir, à la souffrance de sa mère.

VI

Ce soir-là, Gilberte voulut dîner seule dans sa chambre. Elle se sentait trop fatiguée pour se rendre jusqu'à la salle à manger. Micheline lui apporta du bouillon, qu'elle se força d'avalier. Trop d'émotions l'avaient agitée, aujourd'hui. Et d'autres l'attendaient encore.

Cette soirée lui parut interminable. Cependant, par moments, elle eût voulu l'allonger pour retarder l'explication avec Georges. Mais un instant après, elle se disait : « Ah ! que ce soit fini ! Que je sache à quoi m'en tenir, et si je puis compter sur ma liberté !

Enfin sonna la demie de neuf heures. Micheline, qui couchait à l'étage supérieur, ainsi que Thérèse, prit congé de sa mère. Gilberte resta seule avec Feugères, dont la chambre communiquait avec la sienne.

Il demanda :

– Je sonne Mélanie, n'est-ce pas ?

– Non, attends... Je voudrais te parler...

Il se rapprocha d'elle.

– Qu'y a-t-il, ma chère amie ?

– Tu disais ce matin que tu allais prochainement retourner à Paris ?

– En effet. La besogne me réclame, là-bas. Je partirai la semaine prochaine, seul, puisque le médecin juge que tu n'es pas encore assez remise pour voyager. Micheline restera près de toi, ainsi que Mélanie. Et je m'arrangerai afin de venir le plus souvent possible.

Gilberte essaya de respirer plus fort, pour soulager sa poitrine haletante, et dit d'une voix étouffée :

– Si je te demandais, au contraire, de... de ne plus revenir...

La plus vive stupéfaction apparut sur la physionomie de Feugères.

– Que dis-tu ?

– Oui... Écoute... Je vais mourir, et je voudrais

me réconcilier avec Dieu, avec son Église. Pour cela, il faut que je me sépare de toi. Alors, je te demande de me quitter, Georges, loyalement, complètement...

Il l'interrompit, en posant sur son épaule cette main lourde, qu'elle avait déjà sentie, le jour où elle voulait partir pour aller voir son fils mourant chez Maurice Herbaux.

– Assez, Gilberte ! Tu parles en ce moment sous l'empire de quelque crainte folle, d'un retour à tes idées d'autrefois, ou d'une suggestion étrangère. Mais tu n'as jamais imaginé, je pense, que je t'écouterais un seul instant ? Calme-toi, ne te tourmente de rien...

Elle se redressa, raidie pour la lutte, les yeux résolus et suppliants.

– Voilà des mois que j'endure ce remords, Georges ! J'ai lutté contre lui, j'ai tenté de l'endormir. Et toujours augmentait en moi le désir, la soif de cette pratique religieuse délaissée depuis tant d'années. Puis encore, je pensais à la mort, je la sentais là, toute proche, qui m'attendait... et ensuite...

Elle frissonna, sous la main qui s'alourdissait encore.

Un pli se formait sur le front de Feugères. Dans les yeux clairs s'allumait une lueur de colère, qui devint plus vive encore quand Gilberte ajouta :

– Je veux recevoir l'absolution de mes fautes, et mourir avec tous les sacrements de l'Église. Pour cela, il faut...

Il l'interrompit encore, d'une voix dure et sardonique :

– Pour cela, il faut que tu renies nos années d'union, que tu te reconnaises comme étant toujours la femme légitime d'Herbaux. C'est ainsi, n'est-ce pas ?

Elle dit faiblement :

– Oui.

Il eut une sorte de rire sourd.

– Et tu oses me demander ce désaveu ? Vraiment, faut-il que tu me connaises aussi mal ?

– Je crois que tu es bon, Georges, et que tu ne voudras pas refuser à une mourante le seul bien qu'elle puisse désirer maintenant.

– Une mourante ? Tais-toi ! Tu resteras encore avec nous...

Il s'inclinait, entourait de ses bras le buste frissonnant et appuyait ses lèvres sur le front moite, sur les paupières bleuâtres.

– ... Souviens-toi comme nous nous sommes aimés, Gilberte. C'est cela, ce beau passé que tu regretterais ? Ah ! dis-moi que tu as eu un moment de folie ! Dis-moi que je suis toujours pour toi celui que tu as librement aimé, librement accepté comme époux !

Elle balbutia, en essayant de se dégager :

– Laisse-moi !

– Je veux que tu me le dises ! Je veux que tu oublies ces idées qui sont une offense pour moi !

– C'est impossible ! Devant l'Église, tu n'es pas mon mari. Je ne puis te considérer comme tel, maintenant que je crois, et que je me repens.

Il se redressa lentement. Ses traits tendus,

l'éclat de son regard dénonçaient l'irritation contenue à grand-peine.

– Ah ! tu ne me considères plus comme ton mari ? Je te montrerai cependant que j'en conserve toujours les droits, et que je ne suis aucunement disposé à l'abdication. Quand tu as accepté de m'épouser, à la suite de ton divorce, tu savais fort bien à quoi tu t'exposais, au point de vue religieux, n'est-ce pas ? À ce moment-là, il fallait réfléchir, et choisir. Ce choix, tu l'as fait, dans toute la plénitude de ta liberté. Il ne te convient donc pas aujourd'hui de venir me dire : « Je veux effacer toute cette page de ma vie, considérer notre union, comme illégitime, te rejeter loin de mon existence. » Nous avons vécu seize années ensemble, réunis par un lien légal que tu as trouvé très suffisant, autrefois. Eh bien, ma chère amie, je le considère toujours comme t'attachant à moi, tant que je n'aurai failli en rien à mon devoir envers toi.

Gilberte appuyait aux coussins de la chaise longue sa tête alourdie. Son regard suppliant s'attachait à cet homme qui l'accablait de sa

logique cruelle – cet homme qui lui rappelait qu'en toute indépendance, autrefois, elle avait scellé avec lui la porte qu'il refusait aujourd'hui d'ouvrir, pour qu'elle sortît de sa faute.

– Est-il donc interdit de reconnaître son erreur, de vouloir la réparer, ou l'expié ? Il en est ainsi de moi. J'ai été coupable, bien coupable. Aujourd'hui, je vois... Georges, aie pitié de moi ! Au nom de ton affection, que je ne méconnais pas, sois-en certain, et dont je te remercie, éloigne-toi... par pitié ! Pour que je meure en paix !

Ses mains se joignaient, s'étendaient vers lui. Elle le priait du regard et de la voix, ardemment, jetant ses dernières forces dans cette supplication.

Mais elle l'avait bien dit au curé de Saint-Denis : Feugères, qui l'avait sincèrement aimée, qui lui avait fait, en somme, la vie heureuse, demeurerait incapable de comprendre la souffrance, sous laquelle, depuis des mois, défaillait son âme en détresse. Elle avait prévu aussi l'orgueil du mari se rattachant à ses droits, le dédain de l'incroyant pour ces inquiétudes spirituelles,

l'obscur jalousie de l'homme qui voyait se dresser à nouveau entre lui et la femme considérée comme son bien, l'image de « l'autre », le premier époux – le seul qui eût été vraiment « l'époux », maintenant, aux yeux dessillés de Gilberte.

Et ces mots tombèrent comme une lourde sentence sur le cœur haletant, qui demandait plus que la vie :

– Je n'ai pas à te donner d'autre réponse que celle-ci, mon amie : tu es à moi, pour toute ton existence. Par ailleurs, s'il existe un moyen de contenter ton désir de revenir à la pratique religieuse, je ne m'y opposerai pas, n'ayant en aucune façon l'habitude de gêner les convictions d'autrui. Mais il demeure bien entendu que toute idée de rupture entre nous doit être écartée. Je resterai ton mari, comme tu as accepté que je le sois il y a seize ans, et ne permettrai jamais qu'une ingérence quelconque, religieuse ou autre, vienne t'éloigner de moi.

Il fit quelques pas dans la pièce et revint à Gilberte, qui demeurait immobile sur la chaise

longue.

– Puis-je maintenant sonner Mélanie ? Il est grand temps de te reposer.

Elle murmura :

– Si tu veux.

Il se pencha, posa ses lèvres sur la joue froide, qui frissonna.

– Gilberte, sois raisonnable ! Ne te fais pas de tourments à ce sujet. Tu vas tâcher de dormir, n'est-ce pas, et d'oublier tes craintes folles ?

– Oui... Bonsoir, Georges.

– Bonsoir, ma chérie. Appelle-moi, si tu as le moindre malaise.

Il se dirigea vers la chambre voisine, et fit retomber la porte derrière lui.

VII

Gilberte était étendue dans son grand lit d'acajou, parmi la blancheur du linge parfumé de lavande. Sur la table, près d'elle, une veilleuse brûlait, répandant un petit halo de lumière jaune et tremblotante. Des ombres vacillaient au plafond, sur le mur, où couraient les arabesques fanées du papier de tenture. Dans l'obscurité, la pendule à colonnes de marbre notait implacablement le passage des secondes, qui tombaient dans l'éternité, avec chaque instant de la vie des hommes.

Gilberte ne remuait pas. Une immense fatigue appesantissait tous ses membres, alourdissait sur l'oreiller sa belle tête aux cheveux souples, réunis par Mélanie en deux nattes qui tombaient de chaque côté du visage très pâle, aux yeux cernés de bleu violacé.

Un souffle pénible soulevait la poitrine

haletante. Le cœur palpait avec cette violence sournoise, coupée d'arrêts très longs, qui effrayait tant Gilberte. Les émotions de cette journée produisaient leur effet inévitable, en amenant la crise que les médecins s'étaient efforcés d'éloigner.

La malade priait : « Mon Dieu, laissez-moi encore un peu de temps ! Je ferai ce que vous voudrez... je partirai, si j'en ai la force physique. » Puis elle pensait : « Demain, j'écrirai à M. le curé. Georges va quitter bientôt Rochegayde, je serai ainsi plus libre. »

Dans le silence de la nuit, elle entendait remuer Feugères, qui, avant de se mettre au lit, avait rouvert la porte de communication. Lui non plus ne dormait pas. Regrettait-il son intransigeance ? Gilberte, qui le connaissait, n'osait l'espérer. Mais enfin, peut-être...

Les doigts serraient le chapelet de l'aïeule, aux grains de bois brun polis par un long usage.

En pensée, elle retournait vers Saint-Denis, s'agenouillait dans le banc de famille. Elle sentait des parfums d'encens et entendait les prières

liturgiques, les chants qu'elle aimait tant, autrefois : hymnes liturgiques, psaumes de la pénitence ou de la supplication, appels à Celui qui doit venir, Sauveur et Rédempteur, aux temps de l'Avent et du Carême. Toutes les ferventes impressions de son jeune passé lui demeuraient étrangement présentes, ce soir. Elle cherchait à les retenir pour atténuer l'angoisse de cet étouffement, de l'affreuse palpitation intermittente qui déjà, plus d'une fois, lui avait fait souffrir une silencieuse agonie.

Une demie sonna à la vieille horloge... Onze heures et demie. L'heure où François était mort, aux Eyguies, en donnant à Sybil un baiser pour sa mère.

Les mains froides et lourdes se joignirent sur le vieux chapelet, et deux larmes glissèrent le long des joues blêmes.

François... Serait-elle avec lui, là-haut ?

Il était mort pieusement, avec une résignation qui réparait les fautes de sa jeune vie. Comme tous les Herbaux, comme tous les Clergeux, il s'était endormi dans le Seigneur, consolé, fortifié

par les grâces sacramentelles.

Les prières, le secret martyr de l'aïeule avaient au moins obtenu le salut de cette âme. Et peut-être, plus tard, celle de Maurice...

Deux âmes confiées à Gilberte Clergeux. Qu'avait-elle fait pour elles, sinon de rejeter l'une dans l'irréparable, et de donner à l'autre, toute jeune et sensible, l'exemple de sa faute ?

Ses appréhensions terribles la saisissaient de nouveau. Ses grands yeux ouverts regardaient dans l'ombre et s'emplissaient de terreur. Ah ! si elle pouvait reprendre sa vie, recommencer... souffrir même plus qu'elle n'avait souffert, pourvu qu'elle eût la mort tranquille des justes !

Cependant, une toute petite clarté brillait dans ses ténèbres d'angoisse. À ses trois enfants, elle avait donné une éducation religieuse et voulu qu'ils connussent, qu'ils servissent le mieux possible ce Dieu dont elle restait éloignée. Peut-être, comme l'avait dit l'abbé Bourdailles, en tiendrait-il compte à la femme coupable, qui se repentait amèrement.

Comme ce cœur l'étouffait ! La sensation devenait atroce. Jamais elle ne l'avait éprouvée à ce point...

Et tout à coup, elle comprit que l'heure approchait, cette fois, l'heure dernière, qu'elle attendait dans l'obscurité épouvante, depuis des mois.

Un bouleversement se faisait en tout son être physique. Ses membres, subitement, s'immobilisaient dans une lourdeur de plomb. Elle haleta :

– Georges !

Il l'entendit aussitôt, passa à la hâte un vêtement et accourut.

Elle étouffait, les yeux dilatés, les lèvres violettes. Il alla à la porte, ouvrit pour appeler la femme de chambre, qui couchait à côté :

– Mélanie !... Mélanie !... Vite, le médecin !...
Et prévenez Thérèse...

Il revint au lit, se pencha vers la malade, en essayant de glisser son bras sous les épaules frissonnantes...

– Ce ne sera rien, ma chérie ! Dans un instant, cette crise passera...

Des mots glissèrent entre les lèvres gonflées :

– Un prêtre... à Saint-Denis...

– Mais non, c'est inutile, ma Gilberte. Tu n'es pas plus malade. Tout à l'heure, le docteur te soulagera.

– Un prêtre... Il viendra... Il a dit... Des témoins... Thérèse, Mélanie...

– Des témoins ?

Et comprenant tout à coup, Feugères dit sourdement :

– Ah ! oui, des témoins pour me renier !

Thérèse entraînait, un jupon passé sur sa chemise, les cheveux épars autour de sa vieille figure ridée. Avec son aide, Feugères, dont les mains étaient agitées d'un tremblement d'inquiétude, chercha la potion prescrite en cas de crise, et essaya d'en glisser une cuillerée entre les lèvres de Gilberte. Mais le liquide ne passa pas. En deux minces filets, il glissa de chaque côté du menton, jusque sur la chemise brodée.

Thérèse échangea avec Feugères un coup d'œil terrifié. Elle avait vu dans sa longue vie bien des agonies et ne se trompait pas devant ce visage blêmi, ces traits qui se tiraient, ces yeux déjà voilés par une brume de mort.

Feugères balbutia :

– Est-ce que... vous croyez ?

Elle répondit dans un souffle :

– Oui.

Alors, il se pencha de nouveau, essaya de prendre les mains de Gilberte. Elles serraient le chapelet, convulsivement, et la force seule eût pu les en détacher. Les yeux de la mourante s'attachaient à Feugères, et suppliaient encore. Des lèvres violacées sortit une dernière parole :

– Un prêtre... à Saint-Denis...

Il baisa le front mouillé, les doux cheveux bruns.

– Oui, tout à l'heure, ma chérie... quand le médecin sera venu.

Elle essaya de parler encore. Mais seul, son

regard désespéré put livrer sa pensée : « Tout à l'heure, il sera trop tard... et je vais mourir dans l'angoisse. »

Thérèse dit tout bas :

– Il ne faudrait peut-être pas attendre, Monsieur. Si je courais jusqu'au presbytère ?

– Non, qu'on la laisse en paix. Nous verrons plus tard, si le docteur dit que...

Il n'acheva pas, ses lèvres se serrèrent, et tout son visage tressaillit à l'évocation du malheur prévu.

Maintenant, Gilberte ne parlait plus. Bientôt, elle ne vit et n'entendit plus. Micheline entra, vint se jeter à genoux contre le lit, en murmurant dans un sanglot de détresse :

– Maman ! Maman !

Le médecin essaya de ranimer son corps inerte, d'arrêter les palpitations désordonnées du cœur bondissant. Georges l'embrassa, lui parla. Mais tous ses sens étaient morts déjà. Seule, la pensée vivait. Entre des éclipses qui devenaient plus fréquentes, à mesure que les minutes

coulaient, elle restait lucide et plongeait dans le passé pour y revoir, dans une pleine lumière, toute la vie de Gilberte Clergeux.

Les petites fautes de Gilberte enfant, et sa piété, sa douce charité pour les pauvres.

Les fautes de la jeune fille : vanité, coquetterie, curiosité du mal, faiblesse devant les amicales moqueries de ses cousines.

Les fautes de l'épouse et de la mère, les plus lourdes, fardeau terrible sous lequel défaillait l'âme prête à paraître devant son Seigneur.

Elles montaient comme un flot implacable, autour de cette âme, la mourante les voyait, en tous leurs détails. Et elle pensait : « Je suis perdue ! »

Des images passaient en son cerveau, des souvenirs de joie ou de douleur. Sur le vieux banc des Eyguies, un matin, elle avait demandé à Maurice : « Est-ce que tu aimerais que je sois pieuse comme ta mère ? » Et il lui avait répondu, en entremêlant ses paroles de baisers fous : « Oui, quand tu seras plus vieille. Mais maintenant, non,

non ! »

Puis un autre jour, quatre ans plus tard.

Le jour où elle lui avait dit : « Tu es un misérable. » Il était là, debout en face d'elle, un peu pâle, essayant de se disculper. Sur le bureau, près de lui – Gilberte revoyait ce détail avec une singulière netteté – des roses jaunes se mouraient dans un vase d'argent.

Et encore ce soir d'avril, où dans le salon de son appartement, rue de Lille, elle avait dit à Feugères : « Je serai votre femme. » Un grand salon aux boiseries grises, où se groupaient des meubles anciens qui venaient des grands-parents Clergeux...

La pensée s'obscurcissait. De grands trous d'ombre s'y creusaient, plus profonds, à mesure que le temps passait. En de fugitives clartés, Gilberte revit encore le beau visage sérieux de son père, les yeux tendres et rêveurs de Micheline, et puis François, Sybil, Maurice...

François étendait les mains vers elle et disait : « Venez. » Elle essaya de se rappeler quelqu'une

des paroles de l'Écriture Sainte qui exaltent la miséricorde de Dieu. Et elle se souvint de celle-ci, tombée des lèvres du Maître divin : « N'éteignez pas la mèche qui fume encore. »

En son cœur, elle clama : « Pardonnez-moi... ayez pitié de moi. »

Puis la nuit se fit, et elle ne pensa plus.

La nuit, la mort qui venait, pour la conduire à sa fin...

Alors son âme glissa dans l'éternité, et elle vit Dieu, son Juge.

Cet ouvrage est le 306^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.